Michel de GALZAIN

LE BAL DU CIEL

Du même auteur :

LE MORBIHAN PITTORESQUE ET DISPARU

— Villes et Villages.

— Au bon vieux temps (préface de R. Grand, de l'Institut) *couronné par l'Académie française.*

— Figures (Préface du Prince X. de Bourbon) *couronné par l'Académie des Sciences Morales et Politiques.*

— Archives et Souvenirs (Préface de Daniel-Rops, de l'Académie française).

— Pierres profanes et Dalles sacrées (à paraître)

En passant par le Morbihan (édité par le Conseil Général et le Comité Départemental du Tourisme).

En passant par Rochefort-en-Terre.

En passant par le Golfe du Morbihan.

Le Golfe du Morbihan (Editions d'Art Jos Le Doaré, Châteaulin).

La Côte Celte : La Trinité-Carnac-Quiberon (Ed. d'Art Jos. Le Doaré.)

Mare Nostrum, Regards sur le Golfe du Morbihan (épuisé).

Saint-François-Xavier.

Un terroir de Petite Histoire Littéraire (Préface au « Pays de Muzillac » de M. Guy Le Ménach).

Une Ame de Feu : Monseigneur Vladimir Ghika (préface de S. Em. le Cardinal Feltin, Archevêque de Paris). Editions Beauchesne.

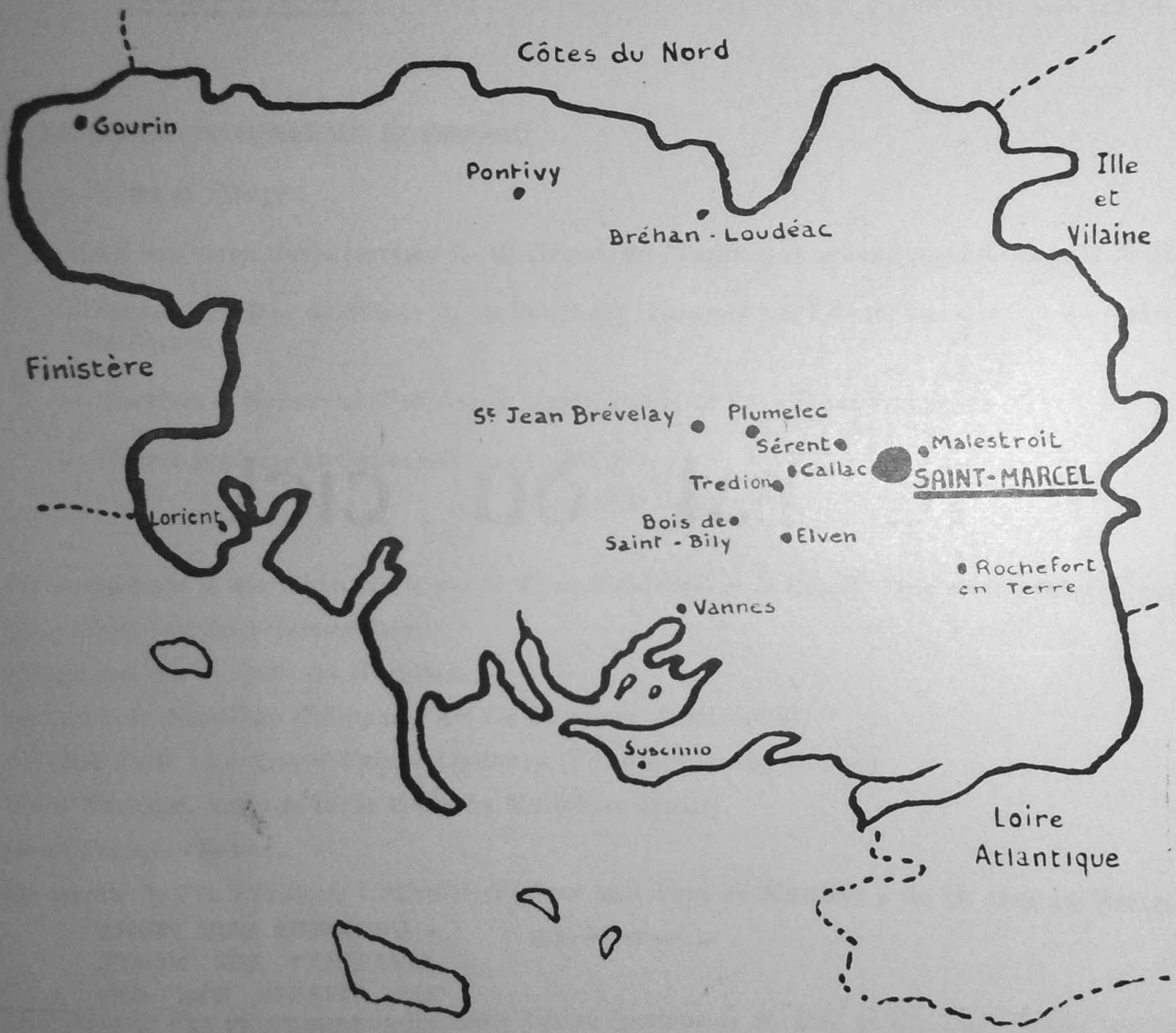
Cette année... à Jérusalem (à la Lieutenance de France de l'Ordre du Saint-Sépulcre).

Michel de Galzain

Le Bal du Ciel

« L'HONNEUR D'UN PEUPLE APPARTIENT AUX MORTS, LES VIVANTS N'EN ONT QUE L'USUFRUIT »

(BERNANOS)


Côtes du Nord
Gourin
Pontivy
Bréhan - Loudéac
Ille et Vilaine
Finistère
St Jean Brévelay
Plumelec
Sérent
Malestroit
Caillac
SAINT-MARCEL
Tredion
Lorient
Bois de Saint - Bily
Elven
Rochefort en Terre
Vannes
Suscinio
Loire Atlantique

d'emblée dans la légende bretonne

AVEC LE CORTEGE FUNEBRE QUE DRAINE LA GUERRE PAR SON ESSENCE MEME, LE BOURG MORBIHANNAIS DE SAINT-MARCEL EST ENTRÉ DE PLAIN-PIED DANS LA LÉGENDE DORÉE DE BRETAGNE, ET L'HISTOIRE DE FRANCE LUI CONSERVERA LA PLACE D'HONNEUR QU'IL S'Y EST TAILLÉE.

Le sang des morts, les ruines des maisons incendiées, les larmes des veuves et des orphelins ont apporté le plus émouvant et le plus glorieux des témoignages à la cause sacrée de la lutte contre l'occupant, de la libération du territoire, une nouvelle guerre sainte, et nombre de ceux qui firent le coup de feu à Saint-Marcel avaient des âmes de Croisés ; quelques-uns descendent d'ailleurs des authentiques compagnons de Godefroy de Bouillon à l'assaut de Jérusalem, l'an de grâce 1099.

An de grâce aussi, cette année 1944 après tant d'épreuves subies depuis 39 ; une année que Saint-Marcel se rappellera toujours. Le culte du souvenir, aux si profondes et vigoureuses racines chez nous, comme celles des vieux chênes que l'âge fait grisonner sans en venir à bout, l'attisent ici les brasiers qui enflammèrent ce pays en juin 44, et si ses lueurs vives sont éteintes, le feu du patriotisme qui l'anima ne cesse de couver sous des cendres encore chaudes. Devant la haute colonne érigée comme un phare auquel ne manquerait qu'une lanterne pour veiller les morts, il n'est pas rare de découvrir tout frais, posé le matin ou la veille par une main anonyme, un bouquet de pâquerettes ou de bruyères, aussi symbolique dans son humilité pieuse que les gerbes cravatées du ruban tricolore les jours de grandes cérémonies, par exemple celle du 26 juin 1949 où le général Audibert, ancien chef de la Résistance de tout l'Ouest, venait remettre à Saint-Marcel la croix de guerre avec palme dont la belle citation à l'ordre de l'Armée énonce succintement l'auréole de gloire.

« Commune héroïque. Haut lieu du sol de France, accueillit et ravitailla l'important camp de Résistants bretons et de Parachutistes organisé sur son territoire, fut le théâtre le 18 juin 1944 de la première bataille livrée par les troupes françaises sur le territoire métropolitain après le débarquement allié, eut à subir les terribles représailles des Allemands qui fusillèrent ou déportèrent les neuf habitants restés sur place et incendièrent la plupart des habitations de la commune.

« Par le calme courage de ses habitants pendant les heures douloureuses, par leur action dans la Résistance, par leur foi profonde dans les destinées de la France, malgré les ruines et les deuils, s'est acquis des titres à la reconnaissance de la Patrie ».

Ces titres, on les comprendra mieux peut-être à évoquer l'histoire de ce lourd mois de juin 1944, de son interminable attente exaltante et angoissée, à joindre au dossier les dépositions de témoins entendus devant leurs âtres reconstruits, les échos répercutés dans la contrée qui les encadre, comme les images enluminées d'une édition rarissime.

une petite commune aussi inconnue avant-guerre qu'arromanches ou oradour

RIEN ne semblait prédestiner Saint-Marcel à un grand rendez-vous avec l'Histoire.

Minuscule commune rurale à une courte lieue de Malestroit, elle était aussi obscure que pouvaient l'être en 39 un village perdu de la campagne limousine : Oradour-sur-Glane, que la plage d'Arromanches sur la côte normande, que l'aride massif du Vercors en Dauphiné. A rapprocher ces noms subitement promus à l'honneur de l'avant-scène par un chapitre illustre de l'Histoire de France, l'esprit se prend à évoquer ces hommes, ces femmes, perdus dans la foule où les montrait la tragique caméra d'Alain Resnais en prologue de son bouleversant film *Nuit et brouillard*. Eux aussi des gens comme les autres, commerçants, fonctionnaires, petits artisans ou grands bourgeois qu'aucun dénominateur commun, sinon le même patriotisme, ne désignait à l'identique sort épouvantable de la Déportation.

LES ACTEURS S'IGNORAIENT SOUVENT ENTRE EUX

Pareillement, les acteurs de la tragédie qui va endeuiller Saint-Marcel s'ignoraient avant le lever de rideau sur le décor des grands prés, des futaies hautes et touffues qui, coupées d'autres champs, d'autres quinconces de sapinières s'étendent à perte de vue. Un seul nom a recueilli tout l'héritage de l'Histoire, mais le patrimoine populaire est dispersé : l'Etat-Major a fixé son poste de commandement à la ferme de La Nouette, or La Nouette est au territoire de Sérent, comme la colonne commémorative dont le général de Gaulle est venu poser la première pierre le 27 juillet 1947 ; c'est à Plumelec que le capitaine Marienne et ses compagnons trouveront une mort horrible ; à Malestroit que les blessés vont être soignés dans une clinique de religieuses au dévouement sublime de bonnes Samaritaines, recevant sans distinction de nationalité tous ceux que les circonstances amènent jusqu'à la clôture couventuelle. Jamais peut-être ne fut plus à la lettre appliqué le précepte du Christ : tu aimeras ton prochain comme toi-même.

Le prochain en ces jours de souffrances et de périls extrêmes, c'est l'ennemi aussi bien que l'homme du terroir ou le parachutiste étranger : des Anglais et des Américains, des Canadiens, des Polonais, tous les débris des armées alliées réunis par de Gaulle au lendemain de Dunkerque et confiés au général Corniglion-Molinier : à ce titre il est venu présider à Vannes, le 15 avril 1947, le gala cinématographique des « Bataillons du Ciel », les siens, film tiré d'un scénario de l'académicien Joseph Kessel et réalisé par le metteur en scène Alexandre Esway, un aviateur hongrois que Corniglion-Molinier avait abattu pendant la guerre de 14-18 et qui, engagé par la suite dans la Légion Etrangère, était devenu son ami.

Le chef direct du bataillon largué à Saint-Marcel : Bourgoin ; l'un de ses meilleurs lieutenants : Marienne, un officier de carrière, Français, comme Denys Cochin, aujourd'hui syndic du Conseil Municipal de Paris, petit-fils du célèbre leader du catholicisme social sous Saint Pie X ; comme le journaliste Jean Jaque, chef des informations du *Figaro* ; comme un diplomate, M. de Camaret, attaché d'ambassade à l'ONU ; comme un diamantaire, Jacques Jacir, président des anciens parachutistes S.A.S. de Paris, tous du Corps Expéditionnaire de Saint-Marcel.

Avec les hommes, tombent du ciel les véhicules, le matériel, les armes ; c'est une des raisons qui vont faire converger vers ce secteur les maquisards du Morbihan, éparpillés en bandes qui souvent ne se connaissent pas plus entre elles que les agents de liaison ou les chaines des réseaux disséminées sur le territoire comme en pays de montagnes, les vallées dont les ruisseaux grossissent pourtant un même fleuve. Saint-Marcel, c'est un peu aussi cela, et presque une surprise pour le chef qui va devoir regrouper ces éléments disparates surgis de partout, formant maintenant une petite armée à diriger, à organiser, à pourvoir de cadres, ce qui ne sera pas le plus difficile, beaucoup de ces soldats étant d'anciens militaires, retraités ou dégagés. Ils croyaient leur carrière finie, une autre commence...

M. Bellec, maire de Saint-Marcel, a placé sous verre la croix de guerre remise à la commune sous sa magistrature le 26 juin 1949.

Un seul nom a recueilli tout l'héritage de l'Histoire, mais le patrimoine commun est dispersé.

COMME LES VENDEENS, JADIS...

Eux-mêmes furent souvent les propres recruteurs de leurs troupes, paysannes en majeure partie, mais comme les Vendéens de jadis qui cherchaient dans leurs châteaux des Bonchamps, des La Rochejacquelein pour les placer à leur tête, des aristocrates du pays combattirent plus d'une fois aux côtés de leurs fermiers. L'exemple venait de haut : le marquis du Plessis de Grénédan précèdera dans les hideux camps de la mort l'amiral Defforges, l'intendant général Systermans, le capitaine de La Blanchardière, et comment ne pas joindre à cet extrait de triste palmarès, la très pure figure d'Agnès de La Barre de Nanteuil qui trouvera dans un des convois de déportés, une mort de sainte.

Si tous les maquisards n'étaient des enfants de chœur, tous n'étaient pas non plus des mécréants : Raymond et Henri Guimard, de Lizio, dont le frère commandait un bataillon de Saint-Marcel, sont aujourd'hui missionnaires d'Haïti ; le parachutiste Henri Coutant, dit Corta, a trouvé son chemin de Damas à Saint-Marcel : il est entré chez les Petits Frères du Père de Foucauld. Et à défaut d'en avoir mené une légion à l'autel, les conduisit tous ou presque au confessionnal, l'abbé Guyodo. En même temps qu'aux affaires de la guerre, le colonel Morice avait pensé au bien des âmes en confiant l'aumônerie de ses troupes à un prêtre du bataillon d'Auray, l'abbé Guyodo, « un bon brave » selon un mot vivant sorti tout cru d'une bouche amie. L'évêque de Vannes ratifiera officiellement cette situation spirituelle couverte en fait dès son premier jour par le Vatican : sitôt Rome tombée aux mains des Alliés, le 4 juin 1944, le Gouvernement Provisoire avait demandé au Saint-Siège d'admettre des aumôniers dans les maquis au même titre qu'ils exerçaient leur ministère au sein des armées régulières, et Pie XII y avait immédiatement souscrit.

Prêtre de campagne, l'abbé Guyodo était l'homme de Dieu qu'il fallait à ces soldats-paysans, bien fait pour les comprendre et pour en être compris.

Médecin de campagne aussi, le docteur Mahéo venu pour le coup de feu et qui, promu du jour au lendemain médecin en chef de Saint-Marcel, assuma la lourde charge de diriger le service de santé du camp, bientôt de soigner les blessés dans des conditions infernales, de les éparpiller dans des retraites sûres sinon confortables — le plus souvent greniers ou granges — en attendant l'occasion de les faire passer à quelque hôpital, cachés dans des carrioles de paysans, sous des bottes de paille.

HOSPITALIERS ET SAUVETEURS EN COULISSES

Encore dans les coulisses les témoins agissants, hospitaliers de fortune qui au risque de leurs vies et de leurs biens sauvèrent tant et tant de maquisards ou d'aviateurs blessés, en outre hébergeant et secourant les famille de ceux qui, traqués comme des cerfs par la chasse à courre, durent des semaines errer à l'aventure sinon à la belle étoile, attentifs à ne pas tomber dans les pièges tendus, évitant les maisons marquées du doigt, ne voulant non plus compromettre ouvertement des amis aux habitations d'ailleurs surveillées. Jusque dans des cabanes de bergers perdues au fond de taillis, dans des replis de landes ombragées de fourrés, dans toute la région de Malestroit, de Trédion, de Plumelec, d'Elven, plus loin encore, sur les rivages et au bord de bras de mer isolés, des hommes, des femmes, des combattants, des indicateurs menacés trouvèrent des retraites protégées par une population complice veillant au mépris de sa propre sécurité sur la sécurité d'innombrables malheureux qu'il fallait encore ravitailler la nuit en dépit des rondes malfaisantes.

Beaucoup de ces héroïsmes ont été reconnus, félicités, distingués, et justice fut faite. Beaucoup, il faut le dire en toute équité, sont demeurés aussi totalement ignorés ou méconnus : unique sans doute, le cas du Recteur de Saint-Marcel à qui ses paroissiens entreprirent un jour de faire attribuer la croix de guerre. Leur stupeur, en menant leurs démarches d'apprendre qu'il en était titulaire depuis longtemps : il ne l'avait annoncée à personne, ne la portait jamais !

Tout aussi modestes que lui, nombre de héros qui ne reçurent le moindre merci officiel, aussi désintéressés il est vrai que charitables les sentiments qui les incitèrent, même s'ils n'étaient parfois que des sentiments d'humanité sans toujours de vive sympathie pour des inconnus, peut-être des provocateurs, qui avaient frappé à leur vitre un soir, à bout de forces sinon même à bout de sang, auxquels ils procurèrent un asile d'aussi grand cœur que s'il avait été sollicité par un frère.

Il reste là bien des pages émouvantes et surprenantes à écrire, un roman en marge de l'Histoire.

DERRIÈRE LE FRONT DE NORMANDIE UNE REDOUTABLE ARMÉE GUETTAIT LA WEHRMACHT

SI le nom de Saint-Marcel est demeuré en lettres de feu dans l'épopée de la Libération, c'est moins peut-être par les combats qui s'y livrèrent — tant d'autres lieux en connurent de similaires — qu'en raison du rôle exceptionnel de ceux-là.

Pour la première fois dans l'histoire de la guerre, la veille d'Arromanches, les commandos des Forces Françaises Libres opéraient la jonction avec les Forces Françaises de l'Intérieur. On comprend mieux dès lors pourquoi le nom de Saint-Marcel est auréolé d'un tel prestige de légende.

Mais l'histoire nécessite une préface qui remonte quelques années en arrière.

En effet, ceux qui n'avaient jamais cessé le combat préparaient en métropole son affranchissement dont ils percevaient l'aurore dès 1943, de même qu'au dernier virage d'un tunnel apparaît le jour, ne fût-il qu'un lontain point blanc. En vue des parachutages indispensables durent alors être recherchés dans nos halliers bretons les terrains susceptibles de s'y prêter : de larges surfaces dégagées pour recevoir les hommes et le matériel qui tomberaient enfin du ciel, une belle nuit ; des points de repère naturels pour faciliter dans l'obscurité l'approche de ces aires ; des bois épais où seraient camouflés stocks et dépôts; une situation géographique éloignée des principaux itinéraires routiers et des centres occupés par les Allemands.

LA GÉOGRAPHIE RÉPONDAIT A LA PSYCHOLOGIE

Ces multiples nécessités topographiques et psychologiques, la région de Saint-Marcel les réunissait au mieux en un site très classique du paysage morbihannais, cette savane un peu austère de Sérent à Malestroit, peuplée seulement de pins aux lignes tourmentées, de landiers boueux couverts d'ajoncs aux tonalités vermeilles, l'automne de bruyères mauves, seules couleurs tranchant sur la grande cape verte qui recouvre le pays, harmonisée à la blouse verte des parachutistes, comme elle bariolée de teintes différentes, à l'image aussi du relief qui n'est pas absolument uniforme. Les arbres masquent tôt l'horizon sur lequel les cimes se découpent en dessins presque réguliers comme les machicoulis au sommet d'une place-forte bardée de hautes murailles. On dirait une piste de cirque en plein air, les troncs de pommiers rugueux les supports de la toile de fond. Partout plane le même vide, le même silence ; on se croirait seul au monde si un gribouillis de toits n'affirmait tout de même de loin en loin dans cet environnement sombre et sobre une présence humaine presque invisible : rares terres arables, bâtiments d'exploitation retirés au bout de longues avenues couvertes comme aux Hardys-Béhelec, de chemins creux dissimulés comme l'était la petite route qui conduisait à La Nouette, bien plus cachée que maintenant, lorsque le colonel Morice y fixa son poste de commandement le 5 juin.

Mais il en connaissait l'endroit et l'envers depuis longtemps, — exactement depuis deux ans que lui en avaient montré les avantages ses agents du secteur : Emile Guimard, un officier de réserve de Lizio qui se déguisait en paysanne pour circuler plus à l'aise ! Eugène Morizur, chef de chantier à Plumelec d'une société qui fabriquait du charbon de bois, carburant de remplacement indispensable, et à ce titre il arpentait tranquillement les forêts en tous sens. Le complément de ce triptyque : André Mounier, garagiste à Ploërmel, futur intendant général de Saint-Marcel. Par ses soins, grâce à sa perspicacité, à ses relations, rien n'y manqua : tant d'hommes le soir représentaient tant de bœufs pour la viande du lendemain, tant de pains dont la farine serait fournie à tour de rôle par tels ou tels meunier confiants dans ses bons de livraison, plus qu'au papier à sa personne pour les débrouiller d'un contrôle imprévu, et l'imprévu, chaque jour renouvelé sous une forme différente, risquait de dominer subitement la situation sans le concours irremplaçable de ces bonnes volontés, volontés de fer, auxiliaires puissants du chef dans d'infinitésimaux détails où son devoir non moins ingrat de coordinateur ne lui permettait pas de pénétrer trop avant sans se perdre dans un labyrinthe inextricable.

C'est de tels hommes, connaisseurs parfaits des gens, des choses, des lieux, qui le guidèrent vers le fermier de la Nouette et sa propriétaire, Mme Salles, une vieille dame dont l'âge n'avait fait fléchir la volonté. Elle tint à le recevoir en son propre domicile, au manoir, chaque fois qu'il revenait par ici, et de plus en plus souvent, persuadé maintenant de l'excellence de la place pour réceptionner les renforts de Londres.

LA NOUETTE, DEVENUE BALEINE, AVERTIE QUE « LES DÉS SONT SUR LE TAPIS »

A l'origine en effet, il ne s'agissait pas d'autre chose que d'expédition de matériel par voie aérienne dans le périmètre convenu et homologué au code des ondes sous le pseudonyme de Baleine.

— Pourquoi Baleine ? Une ressemblance même vague avec quelque objet alentour, ou bien un mot d'esprit lancé en l'air et qui retombe en faisant fortune ? Je n'ai trouvé personne à m'y pouvoir répondre. Il faudrait interroger les services secrets... ils gardent leurs chiffres, et ceux-ci ne datent pas d'hier.

Ce qui est sûr, c'est que la Baleine va s'enfler peu à peu, et recevoir en son ventre bien plus qu'un Jonas ! Le tout premier parachutage d'armes remontait à mai 43 ; il se reproduisit vingt-neuf fois en un an avant la grande série qui va s'ouvrir la nuit du 4 au 5 juin quand la B.B.C. va diffuser ce message sibyllin : « Les dés sont sur le tapis », suivi bientôt d'une nouvelle précision tout aussi énigmatique pour les non-initiés : « Il fait chaud à Suez ». C'était l'annonce du débarquement la nuit suivante.

Répercutée par les multiples émissaires du colonel Morice, l'information se répandit en traînée de poudre dans tous les hameaux du Morbihan, et commença le défilé ininterrompu des jeunes et des vieux fidèles à l'appel de mobilisation, valise à la main ou sac au dos comme des recrues se rendant à la caserne.

Pendant que les troupes se rassemblaient dans les zones prescrites par le Haut-Commandement de La Nouette, les vagues d'avions déversaient leurs cargaisons de containers à une cadence accélérée : du 10 au 18 juin, c'est toutes les nuits que l'opération recommençait, toutes les nuits que les commandants d'unités venaient prendre livraison du contingent qui leur était affecté. Forcément le rythme des hommes avertis par liaisons radiophoniques croissait avec la pluie des containers : 780 la seule nuit du 15 juin, de 200 kilos l'un en moyenne, et enfermant de tout, non seulement armes et munitions, mais des jeeps, des canons, des barils d'essence, des tonnes de farine pour cuire le pain dans le vieux four de campagne de M. Pondard, des remèdes et des instruments de chirurgie quand le Dr Mahéo en demandera et dans les heures qui suivent il recevra de quoi monter une clinique !

Le bourg de Saint-Marcel aujourd'hui : autour de l'église, un pâté de maisons rescapées...

LES ALLEMANDS SAVAIENT-ILS ?

Cet incessant va-et-vient, les Allemands l'ignoraient-ils ? On l'a dit, répété ensuite comme tout ce qui a été écrit une première fois... sans apporter pour autant de certitude absolue. La vérité paraît difficile à établir de manière très sûre. Un fait acquis, c'est que les garnisons allemandes les plus proches se trouvaient tout de même relativement éloignées : Malestroit, Sérent, devaient représenter les premières brigades, mais d'effectifs bien faibles. Plus forts, plus distants aussi ceux de Vannes et de Coëtquidan d'où arrivera d'ailleurs le 18 juin la rescousse de la Wehrmacht à l'appel du feldgendarme rescapé.

M. Pondard à qui j'en parlais me semble avoir vu juste quand il me répondait avec son bon sens de vieux paysan psychologue que les Allemands ne pouvaient matériellement ignorer ce qui se passait, qu'ils ne pouvaient pas ne pas entendre le ronronnement des avions tournoyant comme des aigles au-dessus des côteaux et des forêts, ne pas remarquer le remue-ménage insolite des civils, tout inoffensifs qu'ils parûssent, mais trop fréquent, trop nombreux pour ne pas maquiller du louche. Seulement, s'ils ne soupçonnaient la puissance exacte des eléments auxquels ils se heurteraient, ils se devinaient eux-mêmes en infériorité.

— Même les troupes de Coëtquidan qui vont déclencher la grande bagarre ne sont pas des plus aguerries, d'une moyenne d'âge assez élevée, m'a fait remarquer un officier supérieur, le co-

...Tout le reste est neuf.

lonel Le Ménach — pourquoi ne pas citer son nom aussi puisqu'il est l'auteur des pages rédigées apres la bataille. Il est patent que tout ce que Hitler dispose de forces vives, il les a engagées sur le front de Normandie, stationnées devant la Méditerranée ou il croyait à une attaque plus puissante encore, la ligne du Cotentin n'etant peut-être qu'une diversion, – et encore empetrees dans les marécages de l'Est...

Oui, M. Pondard se montrait clairvoyant en estimant dans sa jugeotte que les Allemands, tout compte fait, préféraient fermer les yeux, au moins les chefs subalternes isolés mais souvent meilleurs appréciateurs de la réalité que « les bureaux ».

Pourtant ne purent-ils l'ignorer jusqu'au bout, peut-être sur la pression des Etats-Majors qui durent avoir connaissance de la présence, tout près d'eux, des parachutistes.

Car après Marienne, le 5 juin, c'est Bourgoin qui saute à Saint-Marcel dans la nuit du 9 au 10, déclenchant un choc psychologique plus considérable encore. En personne il vient diriger ses hommes, effectuer la liaison avec Morice, et c'est M. Pondard qui va lui donner asile dans sa propre chambre cependant que les deux chefs, pour la première fois en présence, font le point de la situation.

UN OPPIDUM GAULOIS, POINT D'APPUI D'UN SECOND DÉBARQUEMENT SUR RHUYS

Destiné à protéger un terrain de parachutage, le camp ressemble à un oppidum gaulois de deux à trois kilomètres de côté. Il est borné au Nord et au Sud, par des chaînes de hauteur boisées qui couvrent les crêtes ; à l'Ouest, la route accidentée de Bohal à Sérent fixe la limite : à l'Est, c'est une ligne trouée à la demande des possibilités de tir, entre les Hardys-Behellec et Sainte-Geneviève.

Le bataillon commandé par le général de la Morlais couvre le Nord et le Nord-Est, renforcé par des parachutistes à Sainte-Geneviève. Le bataillon Caro protège l'Ouest ; l'Est et le Sud-Est, le bataillon Le Garrec sortant d'une sérieuse escarmouche dans le bois de Saint-Bily. Ne pouvant y répondre faute d'armes, le lieutenant parachutiste Harent est dépêché à son aide. C'est là que l'attend la mort. Mais ceux qu'il allait seconder seront aussi à Saint-Marcel le 18 juin à l'heure du combat suprême. Les effectifs se chiffrent alors autour de trois mille hommes, nombre invraisemblable s'il ne s'agissait que de distribuer les armes. Et pourquoi, dans cette seule éventualité, près de quatre cents parachutistes sur place, et pourquoi de tout le département y convergeaient en essaims des petits gars, tel celui-ci se présentant à un gradé :

— D'où viens-tu ?

— De Gourin ! On y dit que se prépare du grabuge par ici avec les Allemands. J'ai de la famille dans le coin, alors je suis venu.

Et il s'enrôla dans le camp avec le même zèle que s'il était entré dans une salle de bal. Drôle de bal qui se dansait dans le ciel !

Deux raisons majeures motivaient en outre la chaudière de Saint-Marcel où bouillonnait un détachement de choc aux veines de feu.

D'abord l'impératif de tenir en haleine les arrières ennemis désemparés en y semant la confusion, le désarroi, principes formels de la guerre moderne : la destruction d'un nœud stratégique n'est acquise que si elle est protégée, donc sa réparation empêchée. Il ne sert pas à grand' chose de faire sauter un pont, qu'il enjambe l'Oust ou la rivière Kwaï, si un détachement du Génie en jette un autre par-dessus les deux berges. De même doit être maintenue constamment la pression sur les aiguillages ferroviaires, les transformateurs électriques, les poudrières et dépôts de pétrole, tout ce qui représente le système nerveux de la logistique. Offensives menées à Saint-Marcel d'une maestria chevronnée.

Un second objectif s'y superposait. Pas une hypothèse, plus qu'une thèse, une certitude dévoilée plus tard par le généralissime Eisenhower. Ses espions et autres Cicérons qui grouillaient autour des ambassades comme abeilles sur une ruche avaient à bon escient chuchoté l'éventualité de débarquements un peu partout sur les côtes européennes :

Hitler, Van Rundstedt, Rommel, envisageaient l'invasion alliée tour à tour sur le Pas-de-Calais, la Normandie, la Bretagne, chacun selon son raisonnement ou sa conception interchangeables en fonction des observations au radar, des photos de la Lutwafe, des recoupements de la Gestapo ou de l'Organisation Todt, des alertes vraies ou simulées, de la pluie ou du beau temps...

Suppositions et lubies provoquaient ipso facto sur l'échiquier du Mur de l'Atlantique le déplacement des tours et des cavaliers... motorisés. A ce manège girouettant, les pions devenaient des fous ! Au printemps 44, la croix gammée flottait sous une tempête de confusions. Les services spéciaux nazis avaient eu connaissance de fuites judicieusement filtrées situant le coup majeur aux Balkans un jour, le lendemain en Norvège. Sitôt dispositions prises selon ces orientations, il était question du Portugal, de Barcelone ou de Hendaye, et dans cette perspective cinq Panzer Divisions furent déplacées en hâte vers les Pyrénées. La supercherie la plus osée, établissant la plus haute probabilité, celle de la Sicile avec le cadavre du fameux « William Martin » abandonné par le sous-marin *Seraph* au large des Baléares. Et à Gibraltar atterrissait ostensiblement un sosie de Montgomery, Toute cette habileté consommée pour égarer les soupçons. Les véritables points névralgiques entourés au contraire de mutisme absolu.

L'un de ces points véritables : la presqu'île de Rhuys face à Suscinio ; Saint-Marcel, destiné à soutenir de l'intérieur les commandos qui devaient réellement prendre pied sur l'ample éventail de sable de Saint-Jacques à Damgan. Si l'U.S. Navy n'y mouilla finalement pas sa flotte, c'est que les blindés alliés brisèrent la ligne d'Avranches quarante-huit heures avant les prévisions. C'était la porte ouverte sur la Bretagne, Suscinio inutile.

La ville de Vannes, au calme si contrasté avec l'effervescence des campagnes, n'a pas réalisé l'épée de Damocles qui la frôla, quelle « épée de feu » ! Je l'écris en connaissance de cause, je pense, pour avoir vécu la nuit du 6 juin 44 à Saint-Lô tapi dans une cave sans protection, et avoir vu par une meurtrière une ville entière subitement embrasée où les maisons flambaient comme des boîtes d'allumettes quand elles ne s'écroulaient sous les bombes déversées en vagues d'avions plus espacées, mais aussi régulières que les lames de fond qui déferlent sur la côte sauvage de Portivy dans ses assauts furieux, éblouissants d'écume. A Saint-Lô comme à Lorient c'est le firmament qui était ébloui des projecteurs de D.C.A. et des balles traçantes. Quel bal du ciel, là aussi, comme sur tout le front normand auquel, sur les plans de Londres, était rattaché Saint-Marcel, et les renforts y grossissaient toujours, auraient peut-être grossi davantage sans le 18 juin.

LE 18 JUIN: DEUX FOIS HISTORIQUE DANS LE MORBIHAN

18 juin : une date qui ne passe pas inaperçue. Sans doute n'est-elle qu'une coïncidence ; tout de même, quelle coïncidence surprenante quatre ans jour pour jour après le célèbre appel du général de Gaulle qui, de Londres, animait la France Combattante. De ce livre d'or, la page écrite à Saint-Marcel demeurera toute locale qu'elle fût, l'une des plus denses.

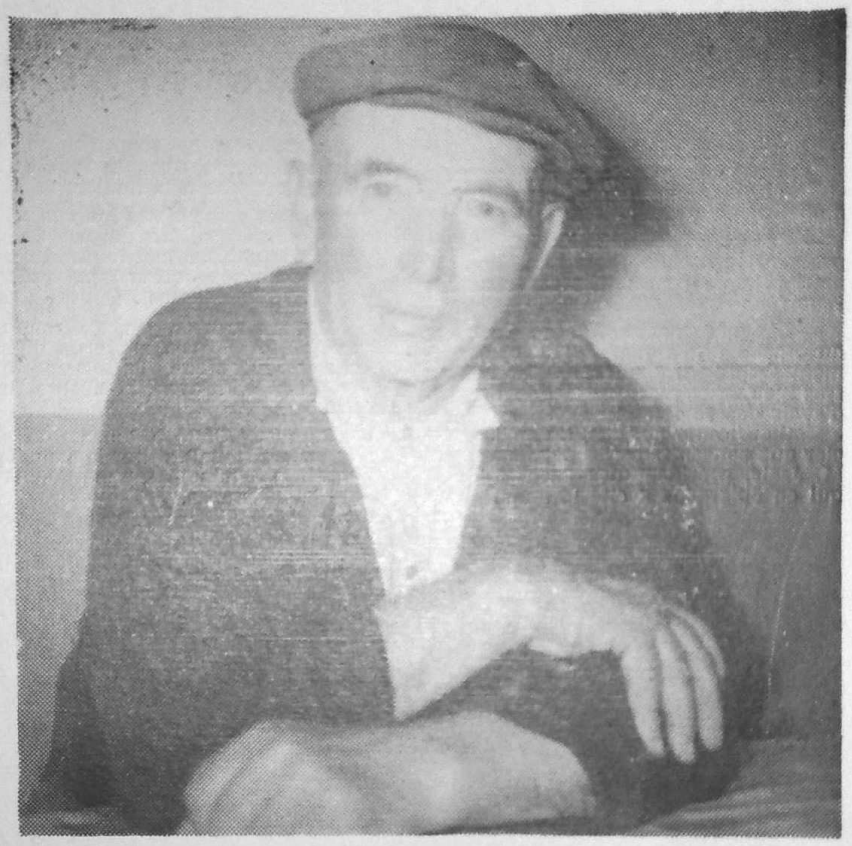
Les Allemands s'étaient-ils enfin décidés à une attaque en règle du camp ? Les tacticiens le pensent, ne voyant qu'une échauffourée dans son déclenchement le 18 juin à 4 h. 30 du matin. Une ronde de felgendarmes passant en automobile est surprise par un détachement français. Un jeune trop plein d'allant succombe à la tentation de « faire un carton » sur la traction-avant dont un seul occupant réussit à sortir vivant. Rebroussant chemin, il menace tout le monde de sa mitrailiette en traversant le bourg de Saint-Marcel comme un lion, parvient à Malestroit d'où va sonner l'hallali. A Coëtquidan, c'est le branle-bas, les réserves se hâtent vers le camp, commettant toutefois une erreur sur son emplacement qu'ils situent au nord de la route de Saint-Marcel à l'Abbaye, entre les villages du Bois-Joly et de La Nouée. Méprise fatale à leur première offensive.

Déclenchée à neuf heures sur l'axe Calvaire de Saint-Marcel-Bois Joly, l'attaque initiale, après une progression rapide sous les couverts et dans les blés, détruit à deux cents mètres au sud de Bois-Joly le poste avancé d'une compagnie. Cette mitraillade dévoile

l'avance allemande en direction d'un rentrant du front. L'ennemi, pris à partie par un feu nourri d'armes automatiques est décimé. A la faveur de la protection qu'il obtient en se dispersant dans les champs de blé, il tente de reprendre sa progression, mais bientôt rejeté en terrain découvert, il doit se replier après de terribles revers.

A dix heures, l'attaque reprend. La direction générale reste la même, mais l'effort principal s'oriente vers Sainte-Geneviève. La bataille fait rage jusqu'à midi. Deux heures d'accalmie, puis s'embrasent le nord, le sud, l'est des Hardys-Behellec à Sainte-Geneviève. L'ennemi renforce sans cesse sa pression. Depuis midi, les mortiers déversent leurs obus sur les premières lignes. Malgré tous leurs efforts, les Allemands contenus subissent de lourdes pertes sans obtenir de résultats.

A 16 heures, le secours demandé à Londres vers midi arrive sous la forme d'un Squadron de chasseurs qui mitraille puis déverse des chapelets de bombes sur cette fournaise. A vingt heures, les parachutistes, les bataillons de la Morlais et Le Garrec sont pris à partie, faisant peser des menaces sur tout ce flanc. Une action puissante est prévisible pour le lendemain et la riposte ne pourra y faire face. Le Haut Commandement Allié prescrit alors la dispersion et la guerilla. Des ordres sont donnés pour le repli sitôt la nuit tombée : le décrochage commence à vingt-deux heures. Le dernier, le bataillon Le Garrec conserve le contact jusqu'à minuit, disparaît enfin à l'Ouest en attendant du nouveau...



M. PONDARD, le fermier de La Nouette, chez qui le Colonel MORICE installa son P.C. La Croix de Chevalier de la Légion d'honneur, la Croix de Guerre, la Croix de la Résistance, la Médaille du Courage décernée par le Roi d'Angleterre récompensèrent ses mérites.

UNE ARMÉE ÉVANOUIE

Au soir de cette journée historique, le bilan s'avérait très sévère. Quarante-deux Français avaient été tués, soixante blessés, des blessés qui furent évacués au cours de la nuit et dispersés dans les fermes. Malgré les perquisitions allemandes et les menaces, tous ceux qui avaient besoin de soins chirurgicaux furent opérés et soignés en clinique.

Les pertes ennemies étaient extrêmement élevées. Les renseignements recueillis après la libération ont permis de chiffrer à 560 le nombre des Allemands hors de combat, pertes dues à l'imprudence des attaquants qui sous-estimèrent les capacités de défense de la ligne française et son organisation. Le rapport de la Feldgendarmerie de Ploërmel déclare que les troupes françaises « n'étaient pas des terroristes mais une armée hiérarchique et bien tenue ».

On peut y lire aussi une révélation : pour la première fois, les Allemands constataient, sur les arrières immédiats de la Normandie, l'existence d'une armée réelle bien outillée, bien encadrée, disposant de moyens mécaniques qui leur a infligé de gros sacrifices et qu'ils n'ont pu battre. Force en relation constante avec l'Etat-Major inter-allié puisqu'elle a pu faire intervenir l'aviation dans le combat et d'autant plus dangereuse pour les Allemands qu'ils n'en connaissent pas les effectifs et ne la retrouvent plus, malgré leurs recherches, qu'en éléments isolés.

Pendant un mois et demi, l'ennemi subira de plus en plus son étreinte dans les actions de guérilla, mais ne rencontrera face à face les maquisards bretons que le 4 août, quand, vaincu en rase campagne, il devra se verrouiller devant la 19e D.I. à Lorient, dans l'attente sans espoir d'une inévitable capitulation.

Les anciens parachutistes de Libye retrouvaient les allemands de la division Kreta

ET les parachutistes ?

En toute vérité, je n'ai entendu partout que leur éloge sans la moindre réticence.

— Ils ont été formidables ! C'est l'expression même de Mme Guil dont le mari sera en représailles tué sous ses yeux.

— Les parachutistes, ils en voulaient du Boche ! m'a non moins spontanément assuré M. Pondard. « Des soldats très bien, et ce n'est pas toujours rigolo d'avoir des soldats chez soi ! »

Enthousiasme partagé, on va l'apprécier aux souvenirs écrits par l'un d'eux, M. Jacir, président des anciens S.A.S. qui en épigraphe a cité le mot fameux et significatif de l'esprit qui les animait tous : « C'est la nuit qu'il est beau de croire à la lumière ».

Au plus sombre des longues ténèbres de l'occupation, une poignée de jeunes hommes, gardant leur foi intacte malgré les apparences contraires, avaient su prendre pour devise : *Qui ose... gagne.*

Mettant tout en jeu, s'offrant totalement à leur Patrie, subissant un entraînement rigoureux, ils allaient former, en Grande-Bretagne, la célèbre Brigade S.A.S.

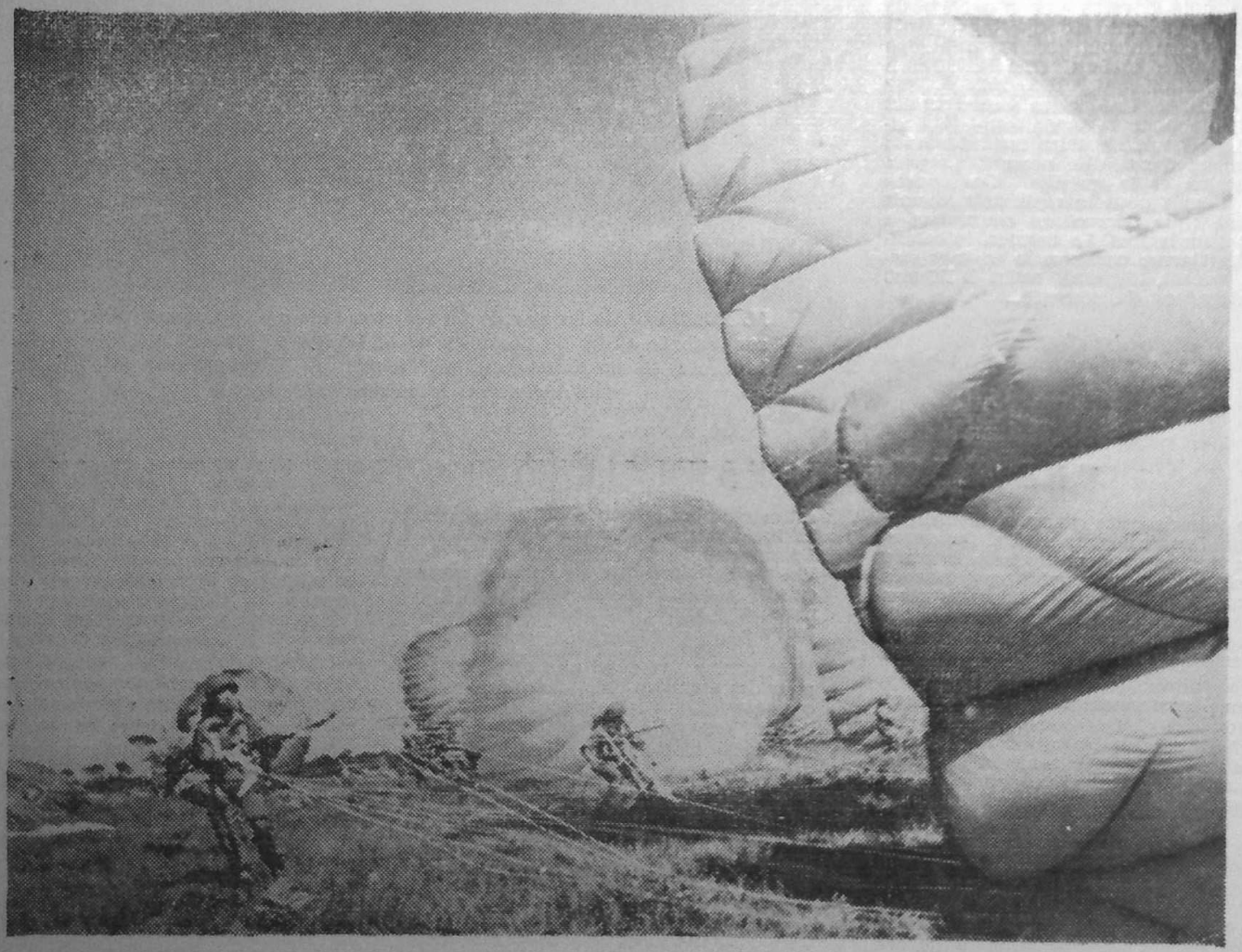
Première Unité à toucher le sol de France, elle était « dropée » sur la Bretagne le 5 juin 1944, apportant l'espoir de la délivrance.

Les deux-tiers de son effectif allaient trouver une mort héroïque, après avoir tracé l'une des pages les plus glorieuses de la guerre.

Cette page, celle de Saint-Marcel, voici comment M. Jacir l'a écrite après l'avoir vécue.

*

« Le 5 juin 1944, à 23 heures, le lieutenant Marienne et ses hommes sont parachutés dans la lande bretonne, ayant ainsi le grand honneur d'être le premier élément à débarquer sur le sol de France. Le groupe est attaqué par un détachement de Russes, mais le caporal Bouétard est tué. Il sera enterré



LE BATAILLON DU CIEL ATTERRISSANT A SAINT-MARCEL.

LE « BATAILLON DU CIEL » ET LES MAQUISARDS TUES AU COMBAT FORMAIENT UNE SEULE ARMEE : L'ARMEE FRANÇAISE

par les paysans avec toute la pompe convenable.

« Le 6, à midi, le lieutenant Deplante, qui a été parachuté à deux kilomètres de Marienne, le rejoint au Moulin de Plumelec.

« Le résistant Morizur accueille les parachutistes, les guide dans la recherche d'un endroit destiné à créer une base. Celle-ci est installée dans les landes de Lanvaux, près de Saint-Marcel. Le P.C. est dans la ferme isolée de La Nouette.

« L'arrivée des parachutistes est vite connue de tous. Les chefs de la Résistance viennent prendre contact, puis arrivent des centaines de volontaires qui brûlent du désir de se battre.

L'ALARME DONNÉE CHEZ LES ALLEMANDS...

« Pendant ce temps, les parachutistes S.A.S. exécutent leurs missions de sabotage. Tous les trains cessent de circuler, sauf quelques-uns sur la ligne Brest-Rennes qui poursuivent leur trafic malgré de nombreuses ruptures les obligeant à stopper chaque jour. Toutes les lignes téléphoniques sont coupées. Les parachutistes qui n'ont plus d'explosifs restent à la base où le capitaine Puech-Samson, futur commandant du bataillon qui écrira une autre page immortelle, sur la terre de Hollande, à Arnhem, les affecte aux Compagnies F.F.I. pour en faire l'instruction et en renforcer l'encadrement.

« Chaque nuit la R.A.F. parachute des armes et le reste du régiment avec le Commandant Bourgoin.

« Le Lieutenant-Colonel Morice, chef de la Résistance du Morbihan, vient rejoindre le P.C.

« Le Docteur Mahéo, de la Résistance, organise le poste de secours.

« Quelques engagements ont lieu à proximité de Saint-Marcel, dans l'un d'eux le lieutenant Harent est tué. C'est le premier officier S.A.S. tombé en Bretagne.

« Le 17 juin est parachuté le Stick du lieutenant de la Grandière, avec quatre jeeps.

« Plus des trois quarts des maquisards sont armés et il est constitué une réserve.

« Cependant, l'alarme est donnée, et les Allemands, affublés de foulards faits de morceaux de parachute, se vantent d'avoir saisi un parachutage destiné à des terroristes, et s'apprêtent à patrouiller la région.

« Vers 5 heures du matin, le dimanche, deux voitures Citroën traction avant arrivent sans le savoir à la base, par un chemin qui conduit à la Nouëtte. C'est Marienne qui les reçoit. Le parachutiste Pams, qui a entendu les moteurs, attend au virage et tire un obus de P.I.A.T. qui explose derrière la voiture, celle-ci ayant fait un crochet brusque en voyant le tronc d'arbre mis en travers du chemin comme barricade. Deux feldgendarmes sont blessés. Un autre obus brise la voiture en mille morceaux et tue les occupants. Les F.M. qui battent la petite route se mettent aussi de la partie et la deuxième voiture transpercée, est abandonnée par ses quatre occupants qui s'enfuient. Marienne bondit en hurlant « Laissez-les moi !» Lancé à leur poursuite, il les atteint tous, sauf un qui, blessé, réussit à s'échapper.

« L'alerte est sérieuse, tous les postes de surveillance sont aux aguets. Ils vont certainement revenir et, alors, gare !

...LAISSE JUSTE AU RECTEUR LE TEMPS DE TERMINER SA MESSE

« Malgré tout, la vie au camp continue normalement. Le Recteur de St-Marcel dit sa messe sous une voûte magnifique de parachutes tendus. Après l'Evangile, quelques mots de circonstance : « Il ne faut pas parler de vengeance, mais de revanche. Ils ont gagné la première manche, mais avec l'aide de Dieu, nous gagnerons la seconde. Préparons-nous au combat... ».

A peine la messe est-elle terminée que les coups de feu éclatent ; les rafales de F.M. se succèdent rapidement. Chacun regagne rapidement son poste. On explique au plus vite à ces jeunes gens fougueux comment se servir de leurs armes et en avant ! en ligne. La bagarre est déclenchée dans le même coin que la dernière fois. Les Boches sont venus en nombre cette fois mais, croyant sans doute avoir affaire à un petit groupe de maquisards sans importance, les premières patrouilles arrivent isolées à la file indienne, et se font décimer systématiquement. Avec des effectifs plus nombreux, de l'ordre de deux compagnies, ils occupent le village de Saint-Marcel et, de là, se dirigent vers le secteur de Marienne qui les reçoit sans faiblir. Les renforts allemands arrivent peu à peu et font une nouvelle attaque sur la compagnie Larralde, composée en majorité de parachutistes.

La ferme de La Nouette, toute neuve comme de nombreux bâtiments voisins incendiés le 25 juin, une semaine après la bataille.

L'HEROIQUE FAMILLE DES BOUVARD

« Les Allemands se font tuer à une cadence vertigineuse. Ils avancent, debout au milieu des champs, sans comprendre ce qui se passe. A la longue ils réagissent, et constituent un front, une ligne de bataille qui leur permet d'avoir une idée concrète des forces en opposition. Ils installent des mitrailleuses et organisent des zones de feu, tâtonnant de part et d'autre pour trouver le point faible et le forcer.

Vers 9 h. 15, après plusieurs attaques à la charnière des compagnies Larralde et Marienne, tenue par le lieutenant Lesecq, l'aspirant Mariani et quelques parachutistes, la ferme du Bois-Joly est prise par les Allemands. Ceux-ci, du reste, très méfiants, se retirent assez rapidement et s'installent dans les haies et fossés. La pression allemande devient de plus en plus forte, ils essaient à tout prix de parvenir au château Sainte-Geneviève qu'ils imaginent être le P.C. Cette bâtisse est toujours occupée par Mme Bouvard et ses six enfants qui attendent dans le jardin que la bagarre s'arrête.

« Cette lutte étrange prend à nos yeux une signification extraordinaire, c'est pour beaucoup des nôtres le baptême du feu. Unis dans le combat, les jeunes F.F.I. se battent aussi la rage au cœur.

« On voit de magnifiques scènes d'héroïsme. Le fils de Mme Bouvard, Loïc, qui a 15 ans, s'est débrouillé pour avoir une carabine américaine dont il ne se séparerait pas pour un empire. Il s'en sert vaillamment au cours de la tournée des secteurs qu'il fait avec le capitaine Puech-Samson dont il est l'agent de transmission. Son petit frère, Guy-Michel, qui a 13 ans, fait aussi des liaisons au milieu de rafales tandis que Philippe, qui a onze ans, court dans le « no man's land » voir où en sont les Allemands et revient prévenir les « paras » étonnants de précision extraordinaire, de calme, de sang-froid.

AUTRE CHOSE QUE DES MANEUVRES !

« Leur mission est double ; d'une part empêcher les nombreuses troupes allemandes qui oppressent la Bretagne de rejoindre le front de Normandie en lui coupant tous moyens de communications, d'autre part, armer et éventuellement encadrer les nombreux maquisards qui courageusement, presque les mains nues, attaquent tous les jours l'ennemi.

« Depuis deux ans qu'ils attendent ce combat, ils n'en perdent pas un instant. C'est autre chose que les manœuvres d'Ecosse, ici on est sûr de soi, on ne rampe pas inutilement. La moindre feuille est utilisée, on prend en passant quelques F.F.I. à l'abandon qui n'ont plus de liaison. C'est une véritable guerre de partisans, une nouvelle chouannerie. Les anciens de Libye retrouvent devant eux les parachutistes allemands de la fameuse division « Kreta » qu'ils attaquèrent si souvent sur les pistes du désert ou sur les aérodromes de la côte méditerranéenne. La lutte est dure de part et d'autre, on ne fait pas de prisonniers, aussi nous nous battons avec l'ardeur des désespérés. Pas question de se rendre comme l'ordonnent les Allemands. Des rafales qui abattent les plus audacieux sont toutes nos réponses.

En avant de l'ancien manoir de Mme SALLES (reconstruit sur d'autres plans), un bâtiment rescapé de l'incendie au premier plan : y attient le vieux four de campagne où l'Intendance cuisait le pain de la troupe.

LES ALLEMANDS TERRORISÉS PAR LA R. A. F.

« Cependant, peu à peu, nous faiblissons. La Compagnie Larralde a dû se replier. A l'aile gauche de cette compagnie, le château de Sainte Geneviève n'est pas encore pris quoique les Allemands s'y acharnent. Le sergent Navaille, bien connu des sportifs amateurs de boxe et de lutte, sait ce qu'est une bagarre. Pendant trois ans il a souffert dans les prisons allemandes et à Vichy. Sur un toit, tenant à lui seul une allée qui donne accès au château, malgré ses blessures au cou et au côté, il tient bon. Malgré son feu précis quelques Allemands réussissent pourtant à pénétrer dans la chambre au-dessous de lui. Sans s'affoler, Navaille dégoupille une grenade, la laisse tomber par la cheminée et la pièce se trouve rapidement nettoyée.

« Des chasseurs de la R.A.F. arrivent alors et mitraillent les alentours, pendant que nous ne bougeons pas afin d'éviter les erreurs. Les Allemands sont terrorisés. Puis la lutte reprend avec le renfort de plusieurs équipes venues au secours des points menacés. Le sous-lieutenant Brès est tué d'une balle à la tête, caractéristique du tir très précis des Allemands. Les parachutistes Casa et Malbert meurent aussi. Le lieutenant Lesecq est sérieusement blessé à la jambe tandis que le capitaine Puech-Samson a la cuisse transpercée d'une balle. Le lieutenant de Camaret, blessé au cou déjà, a le bras droit cassé. Marienne, un immense bandeau teinté de rouge sur la tête et la figure couverte de sang, se bat « comme un lion », déclarent à l'unanimité tous les maquisards.

« Le lieutenant Tisné attaque partout, étonnant de courage, fonce et nettoie tous les taillis qu'il rencontre. Il faut courir derrière lui pour le voir; il est insaisissable et rien ne l'arrête...

DEUX VIEUX COMPAGNONS SE RETROUVENT A LA « FÊTE »

« De La Grandière et de Camaret, vieux compagnons de prison et d'évasion, se retrouvent à la fête. Ce dernier, malgré son bandage au bras, attaque partout où il faut, stimule les jeunes et les emmène avec lui. Tous deux puis quelques autres rejoignent le sous-lieutenant Simon qui arrive à cet instant pour l'attaque de la ferme du Bois-Joly qui sera menée à un train d'enfer. Les Allemands décimés s'enfuient pendant que Simon tient fortement la position, cependant que les deux officiers continuent leur route plus au nord, déblaient la région de Sainte-Geneviève avec leur impétuosité habituelle.

« Puis, comme un souffle magique, un ordre passe de bouche en bouche et, comme une traînée de poudre, s'étend sur tout le front : « En Avant ! ». La nuit va venir bientôt et il faut à tout prix dégager tout cela pour pouvoir décrocher à minuit. Nous savons que des renforts d'artillerie et d'infanterie allemands se dirigent sur Saint-Marcel.

« On se rue sur les Boches qui fuient de toutes parts. Des fossés sont pleins de cadavres, de fusils abandonnés, de casques perdus dans la hâte de la fuite.

« L'ennemi est débordé sous l'action puissante des Marienne, des Taylor, des La Grandière et de Camaret, des Lesecq, des Tisné et des Brès, de tous nos vieux parachutistes aguerris et des maquisards éprouvés qui n'ont jamais accepté l'envahisseur.

AVANT LE DÉCROCHAGE, UN GRAND SILENCE

« A la tombée de la nuit, nous sommes en bordure de Saint-Marcel. Nous avons gagné trois kilomètres d'un seul élan. Il n'est pas question pour nous de tenir le village, cela ne servirait à rien. Nous nous replions sur nos postes tenus le matin. Nous nous installons et attendons l'heure du décrochage. De temps en temps, quelques égarés tirent, aussitôt une réponse claque dans la nuit. C'est maintenant le silence, plus inquiétant que le fracas des combats. On se retourne pour voir son voisin, couché à deux mètres de là. Le moindre bruit paraît suspect. On tend l'oreille, on se lève tout doucement au-dessus du talus, on jette un regard circulaire dans la nuit, puis on se rabaisse doucement et l'on attend de nouveau jusqu'à l'heure convenue. Incertaine, la bagarre se ranime plus loin.

« Enfin, voici l'heure de se replier sur Callac par une nuit d'encre et sous une pluie battante, salutaire, j'en suis sûr, pour plusieurs des nôtres. Un par un, les groupes s'éclipsent. Comme un bloc de gelée, le camp semble se liquéfier, perdre peu à peu sa structure et la base n'est bientôt plus qu'un coin dévasté. Tout ce qui a pu être emmené par voiture est parti. Seuls restent deux camions, quatre tonnes pleines de munitions et d'explosifs qui ne peuvent être évacués. Le capitaine Puech-Samson, qui refuse depuis l'après-midi d'être évacué, reste seul avec quelques parachutistes. Malgré sa blessure, il fait un tour aux anciens emplacements des postes de surveillance et s'assure du décrochage. Puis il met le feu à la charge qui doit faire sauter les camions.

Cinq secondes plus tard on entend une détonation formidable et le ciel est illuminé d'une grande lumière rouge, visible à plusieurs kilomètres. Le capitaine qui n'a pas eu le temps de se mettre à l'abri, est projeté brutalement à vingt mètres par le souffle de l'explosion. Pendant le reste de la nuit, il fera quinze kilomètres à pied, cherchant déjà la nouvelle méthode à adopter.

...ET LE COMBAT REPRENDRA PLUS TARD

« Car si ce combat réussit (600 Allemands tués, d'après le nombre de cercueils commandés contre 45 Français), la méthode de base était fausse. Fatalement un tel rassemblement devait être découvert un jour ou l'autre et, ce qui est pire, nous obligeait à une bataille rangée, rôle pour nous impossible à tenir. S'il le fallait, coûte que coûte, on enverrait à ce moment-là, l'infanterie parachutée qui dispose de moyens de feu considérables : armes antichars, mortiers lourds, artillerie de campagne, chars de combat amenés en planeurs. Tout ceci manipulé par des troupes habituées à manœuvrer en bloc, dans l'ensemble du régiment, voire même de la brigade ou de la division. Dans ce cas-là, tout se montre contre nous, car notre force est la mobilité, la dispersion de l'unité sur une vaste étendue, les manœuvres par petits groupes indépendants qui permettent d'attaquer des objectifs de toutes sortes, généralement pour une courte durée et avec surprise et rapidité. Sinon, étant inférieurs en nombre, nous sommes presque toujours battus d'avance.

D'ailleurs tout le monde l'a compris et déjà le commandement réorganise la Bretagne. De Callac c'est la dispersion générale. Tous les F.F.I. rentrent chez eux, cachent leurs armes et restent en contact avec nous. Ceux qui ne peuvent retourner suivent les S.A.S. dans les petits maquis qui se forment partout.

« Quant aux parachutistes, ils sont dirigés, les uns sur la base du lieutenant Deplante, les autres dans les régions peu connues où les premiers parachutages ont été faits.

« Le lieutenant Deplante et le lieutenant Botella, grièvement blessé mais toujours actif, s'occupent des Côtes-du-Nord, tandis que le lieutenant Marienne et le capitaine Puech-Samson, blessé lui aussi, organisent le Morbihan.

« Les ordres sont très simples : « Taisez-vous et cachez-vous pendant une dizaine de jours. Nous reprendrons plus tard les sabotages ».

*

Eternel recommencement de l'Histoire : ainsi les bandes de Cadoudal et de Guillemot, le roi de Bignan, avaient-elles agi sous la Révolution, harcelant les Bleus d'embuscades et de coups de main, aussitôt après terrées dans leurs cachettes et introuvables.

" Il n'y avait pas de civils ... "

JE ne prétends nullement apporter quelque élément neuf au récit d'une bataille commenté par des plumes autorisées, reproduit bien des fois dans les pages des journaux qui retracèrent les épisodes les plus marquants de la Résistance en Morbihan.

Tout ce qu'il y avait à dire en stratégie a été dit sans doute, mais surpris de la mince place faite aux civils, je m'en suis inquiété près des témoins survivants auxquels je suis allé demander de raviver leurs souvenirs. De l'un d'eux un mot m'a semblé fort pertinent lorsque j'ai moi-même rassemblé cette moisson glanée dans la tradition verbale :

— Des civils ? Mais il n'y en avait pas ! A Saint-Marcel, tout le monde était dans le coup !

Ce qui explique pourquoi, au matin du 19 juin, le bourg était vide, toute la population agglomérée comme celle des écarts disparue.

LE MAIRE : UN HOMME FERME

Le maire de Saint-Marcel, M. Philippe — le chevalier Charles Philippe de Valfroicourt — âgé de soixante-dix ans, soignait une santé compromise par les premières atteintes de l'âge. Maire, depuis trente-huit ans, il avait tracé son sillon dans une commune sans histoire et sans grande richesse pour laquelle il avait beaucoup œuvré afin de développer son équipement rural, sa voirie, l'électricité, les structures de base comme on dit aujourd'hui. Les Allemands chez lui, il leur tint tête fermement, les évitant le plus possible; mais, sur les derniers temps de l'occupation, eux plutôt venaient à lui, prétendant lui imposer la désignation du contingent à fournir pour le Service du Travail Obligatoire pour l'Allemagne.

— Dans quarante-huit heures nous repasserons, il nous faut tant d'hommes.

M. Philippe sachant bien ceux que leur âge ou leur situation de famille menaçait le plus les visitait un à un.

— Allez où vous voudrez, mais disparaissez, qu'on ne vous voie plus !

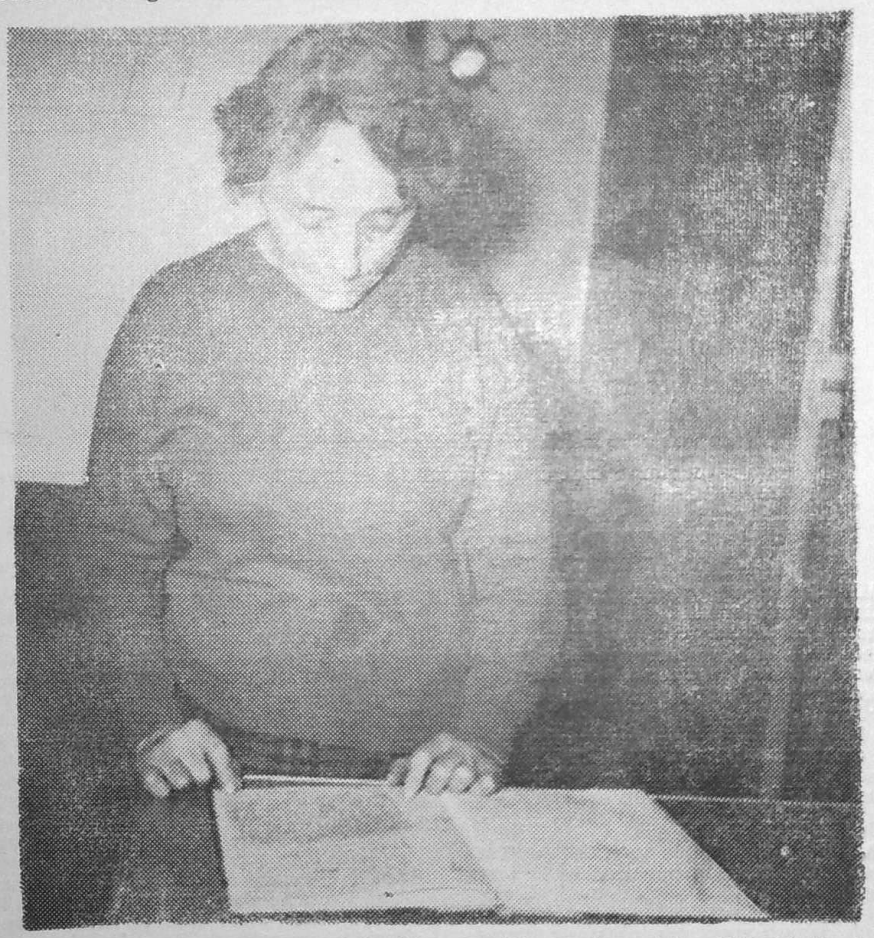
— Alors ces hommes, Monsieur le maire, ils sont prêts ? demandaient les Allemands revenus.

— Je les ai désignés, mais cherchez-les vous-même !

Malgré son absence de Saint-Marcel en juin 44, personne n'a jamais mis en doute son patriotisme sans tache, non plus que celui du maire de Sérent, M. Jeanroy qui assuma sans faille les responsabilités de sa magistrature. Un jour que les Allemands requéraient un peloton de protection pour rejoindre d'autres troupes à Bouvrel, sur la route de Vannes, ils avaient rassemblé sur la place de l'Eglise tous les hommes qu'ils menaçaient de fusiller à défaut d'en recevoir une escorte. Comme aucun volontaire ne sortait du rang, le maire et son fils prêtre se présentèrent généreusement en otages.

Car la Nouette, le cœur du drame, était sur la commune de Sérent. Avant l'explosion de stocks qui avait fait sauter la ferme et le manoir, les colonels Morice et Bourgoin avaient assuré au mieux la protection du personnel F.F.I. et parachutiste.

Le fermier, M. Pondart, prit personnellement en charge l'exode de sa « patronne », Mme Salles, âgée de quatre-vingts ans, l'emmenant en carriole — illustration d'*Autant en emporte le vent !* — dans une maison sûre des bords de la Claie où elle ne fut pas seule à trouver refuge.



La secrétaire de la mairie de Saint-Marcel veille sur le registre d'état-civil où elle-même a écrit l'acte de décès de son mari fusillé sous ses yeux le 19 juin 1944

LE RECTEUR : PRÊTRE AVANT TOUT

A Saint-Marcel même, personne ou presque. Le recteur, le bon abbé Le Nueff, arrêté et conduit au château de Boro, près de Redon, sera relâché quelques jours plus tard. Emmené en auto, c'est à pied, en sabots, qu'il dut marcher la route du retour, ne pouvant plus maintenant que prier Dieu de protéger ses paroissiens et ses hôtes guerriers pour lesquels il s'était dépensé sans limiter ses risques, conscient de ses responsabilités sacerdotales, adapté à ses paroissiens, de braves gens comme lui peu enclins aux discours. Aussi ses sermons ne sont-ils pas des homélies au clairon, mais des paroles empreintes de bon sens et d'esprit évangélique. Adapté à son auditoire ? On se rappelle son prône de la messe du 18 juin : « Il ne s'agit pas de vengeance, mais de revanche ». Il avait dû relire la veille ces pages du Nouveau Testament où ne manquent pas les silhouettes de centurions romains, puissance occupante de la Palestine au temps du Christ, et c'est inspiré d'une sublime charité que lui-même avait un jour assuré une sépulture décente à un F.F.I. tombé près de Sainte-Geneviève.

Un mur : tout ce qui reste du château de Sainte-Geneviève, en arrière des communs restaurés

DÉPORTÉS, DISPARUS, ASSASSINÉS

Mlle Suzanne Bouvard, devenue Mme Latapie, et sa cousine, Mlle Annick Philouze, de passage chez sa tante, visitaient de même, le matin du 19 juin, le champ de bataille où peut-être des moribonds n'attendaient plus un impossible secours ? Les Allemands qui patrouillent ne leur demandent pas d'explications : le camp de Buckenwald les attend, mais elles connaîtront la joie, un an plus tard, de s'en voir enfin ouvrir les portes.

A-t-il été déporté le garde-champêtre Jean Morlas arrêté lui aussi le 19 juin dans le clocher de l'église où il faisait en outre fonction de sacristain ? Nul ne l'a jamais revu, non plus que Pierre Moussard, présumé « déporté en Allemagne, décédé fin 1944 en un lieu non déterminé ». C'est le texte même du jugement de décès rendu par le tribunal civil de Ploërmel le 21 août 1947 pour Morlas, le 2 juillet 1949 pour Moussard, l'un et l'autre transcrits au registre de l'état-civil où je les ai lus avec d'autant plus d'émotion qu'ils m'étaient montrés par la secrétaire de mairie, Mme Guil de qui je tiens l'atroce récit de la scène qui se déroula ce même 19 juin d'horreur à la ferme des Hardys-Béhelec où elle se trouvait avec son mari et quelques personnes. Surviennent des Allemands qui hurlent : « terroristes, terroristes » et sans un mot de plus abattent froidement à bout portant M. Félix Guil, 31 ans, une vieille femme de 83 ans, aveugle, Mme Leblanc, fusillée dans son lit, son petit-fils Yves Ayoul, 14 ans, que Mme Guil avait tenté de camoufler sous la table, tué net lui aussi d'un coup de feu.

UNE BELLE PAGE DE LA CROIX - ROUGE

Les équipes d'urgence de la Croix-Rouge dirigées par M. Jean Le Pan de Ligny retrouveront leurs cadavres décomposés. La saison d'été parachevait vite l'œuvre de la mort, et il faudrait remonter à de sombres épisodes de la Révolution pour rencontrer la vieille Ankou bretonne sous des apparences aussi perverses : rien de commun avec ses rondes folkloriques de novembre, par les chemins égarés ou les grèves brumeuses.

Ce jour : le 23 juin, les archives de la Délégation départementale à Vannes l'établissent avec certitude, et elles sont poignantes à relire, vingt ans après, ces listes d'encre altérée, de papier jaunissant, où sont notés un à un les corps relevés par ses soins : sept civils, sept Allemands, dix-neuf maquisards dont huit inconnus commentés d'un signalement succinct, nomenclature des objets trouvés sur eux, vêtements qu'ils portaient, adresses dans les portefeuilles, à quoi ces anonymes durent plus tard leur identification.

Une feuille semble manquer à ce dossier, relative aux militaires alliés, peut-être un seul, sûrement lui sinon plusieurs, un lieutenant canadien sur la tombe duquel un bouquet de fleurs champêtres fut déposé au moment du départ, et les Allemands montèrent le geste en épingle pour hâter brutalement la fin de cette mission humanitaire.

La Convention Internationale de Genève ne les autorisait pas à lui barrer l'accès de ce no man's land. M. Constant, préfet du Morbihan, homme de droiture et de patriotisme à l'échelle d'une situation peu enviable, avait su rappeler à la Kommandantur l'adhésion de Berlin à ce pacte. Inclinés à contre-cœur, ce n'est qu'avec les plus grandes difficultés, doublées de contrôles méticuleux, de sentinelles les suivant pas à pas, qu'ils laissèrent secouristes et ambulancières pénétrer dans cette zone plus interdite que toute autre, en sortir pour chercher des cercueils à Malestroit, y revenir pour prolonger sur le soir leurs investigations dans le parc de Sainte Geneviève où se situe l'incident de la parade funéraire, et un autre l'avait précédé quand la patrouille de surveillance avait subitement mis en joue tous les hommes de l'équipe. Craignait-elle que sous l'immunité du brassard et de l'ausweiss spécial des réfractaires aient réussi à se faufiler ?

En quoi ils se trompaient bien, autant qu'en assassinant des civils innocents. Parmi ceux-ci, dans la même pièce des Hardys-Béhelec, une jeune fille, folle de frayeur, avait réussi à passer

derrière une porte dérobée. Les brutes l'aperçoivent fuyant dans la cour, lui déchargent une rafale de mitrailleuse. Elle tombe, morte ? Les tireurs n'en doutent même pas et ne s'en occupent plus. Or ce n'est pas une balle qui l'a fait choir, tout bêtement un caillou : elle lui doit d'être en vie aujourd'hui, plus heureuse dans sa course que l'infortunée pastourelle Suzanne Berthelot, une petite Parisienne de seize ans, que ses parents avaient envoyée à la campagne, en toute sécurité. Hélas ! Alors qu'elle gardait paisiblement un troupeau, le 18 juin, une balle perdue l'a couchée pour toujours. Son nom a été ajouté à celui de cinq Résistants, tués le même jour, au même endroit, sur le granit de la stèle commémorative qui leur a été élevée. Une entre beaucoup d'autres qui jalonnent les routes de Trédion, de Plumelec, de Malestroit, d'Elven.

Mme Guil m'a conduit aussi à cette stèle, s'y est recueillie un instant, se demandant peut-être par quel destin étrange, elle qui vit son mari tomber raide mort à ses pieds, n'a pas subi le même sort. Pourquoi pas elle ? Pourquoi pas Mme Ayoul qui se trouvait près d'elle et qui, comme elle, portait un bébé sur les bras ? Pourquoi ? Elle n'en sait rien. Un autre Allemand qui baragouinait français est arrivé entre - temps peut-être un supérieur des autres qui jugeait le carnage suffisant ?

Sur le seuil de l'ancien château, le Général BOUVARD a rapporté de Karlsrhue l'aigle orgueilleux qu'il a enchaîné ici.

PILLAGES ET INCENDIES

Suffisant aujourd'hui, mais pour mieux préparer le second acte de la tragédie. De toutes les maisons vides de leurs habitants, en est sorti aussi le mobilier, les bêtes des étables, des châteaux leurs richesses et elles étaient incalculables dans les trente-quatre pièces de Hardy-Béhelec, la demeure de M. Philippe. Renouvelant les sinistres déménagements des régions envahies de l'Est, en 14, avec la même méthode de cambrioleurs qui prennent leur temps, tout est retiré, transporté à destination de l'Allemagne dans des wagons sur lesquels une sentinelle ironique a eu le front d'écrire : « Dons de Saint-Marcel aux sinistrés de Berlin ».

Ne pouvant leur expédier aussi les maisons, ils les brûlent sans plus de pitié qu'ils avaient massacré les gens. Le château de Hardy-Béhelec est en quelques minutes un brasier si gigantesque qu'il dut être alimenté, croit-on, par des explosifs ou des fûts d'essence. Le château de Sainte-Geneviève est voué au même sort, et de l'un comme de l'autre ne subsiste qu'un muret : M. Philippe et M. Latapie qui a repris la demeure familiale, se sont aménagés des communs moins vastes, trop vastes encore pour les maigres souvenirs rescapés du naufrage. Et ironie pour ironie, le général d'aviation Michel Bouvard a rapporté en 1945 le trop fier aigle de bronze qui planait sur l'Hôtel de Ville de Karlsrhue et l'a scellé sur le seuil calciné du château de sa mère.

Le Petit et le Grand Hardy flambent de même, la ferme de Hardy-Béhelec, celle du Parc en Sérent, tous le même jour, 25 juin.

Le surlendemain, c'est le tour du bourg où dix-sept immeubles sont incendiés. Le recteur a pu faire préserver l'église et la ferme y attenant, le presbytère où s'est réfugiée l'institutrice communale, et le bon prêtre plaide encore pour les écoles. La cause n'est qu'à demi gagnée : on lui concède l'école... publique ; l'école privée, il la sauve tout de même en parvenant à éteindre le sinistre dès ses premières lueurs. De l'école il saute à la mairie avec le même bonheur.

Mais ce qui est détruit pèserait beaucoup plus lourd sur le plateau d'une balance que ce qui est sauvé en tout cas au bourg. En campagne, c'est plutôt le hasard qui semble avoir guidé les mains criminelles, peut-être le facteur de présence humaine a-t-il joué un certain rôle de décision ?

La ferme du Boisjoly n'a pas brûlé très probablement parce qu'y étaient entreposées d'énormes réserves de foin dont les Allemands alimentaient leur cavalerie.

Ailleurs m'a été signalé le cas d'un cultivateur, chez qui l'esprit de conservation de ses biens l'avait emporté. Après avoir participé à la bataille, bien sûr, il était revenu chez lui, tôt rejoint par une patrouille qui l'avait mis en joue, le sommant de parler. Ce qu'il dit ? Qu'il était bien content d'être débarrassé d'un maquis dont il n'avait récolté que des ennuis... cependant qu'il récoltait sa moisson, et qu'il embauchait des saisonniers pour celle des voisins : les paysans-soldats qui avaient trouvé ce moyen astucieux de reprendre pied chez eux, au nez et à la barbe des Allemands bernés cette fois encore. Mais cette fois le moment d'intervertir les rôles chaussait des bottes de sept lieues.

MEMENTO...

Détails émouvants, détails pittoresques, je tiens les uns et les autres de ceux qui vécurent eux-mêmes ces journées de triomphe et d'épouvante dont ils gardent au fond du cœur une cicatrice sensible encore et que le temps n'effacera jamais tout à fait.

Les jeunes pourtant ne savent pas, ou peu. Leurs parents ont raconté leurs aventures, nouveaux sujets des traditionnelles veillées paysannes. A l'école aussi on leur a appris... mais la graine semée n'a levé qu'en bribes. Cette belle histoire sombre est si touffue, ses fils conducteurs si emmêlés que l'excuse est valable de n'avoir pas saisi la vue d'ensemble. S'il leur arrive de parcourir la France — colonies de vacances, voyages d'étude, pèlerinages, favorisent partout les déplacements —

on les interroge avidement.

— Vous êtes de Saint-Marcel ? Mais que s'y est-il passé au juste ?

Et il paraît qu'ils ne savent pas très bien répondre, enfin pas toujours... Alors, chaque nouvelle démarche de cette enquête était un encouragement pour moi qui cherchais à voir clair dans une affaire d'apparence bien complexe, de résonances parfois contradictoires, toujours très vibrantes près de ceux qui « furent de Saint-Marcel », tous patriotes jusqu'au bout des ongles selon l'expression que j'ai recueillie de la bouche même de M. Philippe, l'ancien maire de Saint-Marcel, âgé aujourd'hui de 90 ans, le doyen des personnages qui ont animé cette terrible mise en scène.

Mais ils sont encore légion ceux qui se rappellent, qui vous citent les noms, les dates, les lieux tout frais encore à leur memoire.

— Le bal du ciel ! c'était hier. m'a dit l'un des danseurs de ces valses macabres, sans nul accent de poème symphonique ! Et son exagération semblait sincère.

Bien sûr chacun a-t-il vu les choses à sa manière, son optique n'est pas nécessairement celle d'à côté où l'on n'a pas non plus vécu exactement les mêmes événements : l'un connaît mieux telle période, ce qui s'est passé ensuite ...eh bien ! il faut le quérir ailleurs. Il en résulte, entre les mains de qui se donne la peine de chercher, une multitude d'éléments très vivants, très disparates aussi. La trame est la même, pas toujours les matériaux, un peu comme aux grands bazars de Beyrouth ces tapis d'Orient dont les lignes de dessins ne sont pas absolument rectilignes, non plus que les laines d'un même motif de nuance rigoureusement identique. Précisément à quoi s'en reconnaît l'authenticité.

Au sous-bois de Hardy-Béhelec, la stèle élevée à la mémoire de M. GUIL, Mme LEBLANC, Yves AYOUL, froidement assassinés dans la ferme proche.

des figures de héros

Au bas de la façade du Monument de La Nouette a été gravée sur le marbre cette inscription :

LE 18 JUIN 1944
TROIS BATAILLONS DES
FORCES FRANÇAISES DE L'INTERIEUR
DU MORBIHAN
ET LE 4e BATAILLON
DE CHASSEURS
DE LA FRANCE LIBRE
LUTTERENT 24 HEURES
EN CES LIEUX
QU'ILS OCCUPAIENT
DEPUIS 14 JOURS
TUANT A L'ENNEMI
560 HOMMES
PERDANT EUX-MEMES
42 MORTS

DANS ses « Mémoires », le général de Gaulle a rendu un hommage sans réticence à la valeur et à l'action des soldats de Saint-Marcel :

« La nouvelle du combat de Saint-Marcel achève de soulever la Bretagne. L'occupant se trouve bloqué dans les centres et les ports. Au reste, il se bat furieusement et ne fait quartier à personne. Mais les combattants bretons l'assaillent partout sans répit. Parmi eux, le colonel Bourgoin et ses hommes sont comme le levain dans la pâte. Le régiment parachutiste, sur 45 officiers en comptera 23 tués. Quand les blindés de Patton, ayant franchi la trouée d'Avranches, débouchent en Bretagne au début du mois d'août, ils y trouvent la campagne partout occupée par les nôtres ».

MARIENNE : UN NOM QUI COURAIT SUR TOUT LE FRONT

Un passage m'a frappé dans les souvenirs de M. Jacir évoquant son camarade et son chef, le lieutenant Marienne promu capitaine après la journée de Saint-Marcel :

« Sur tout le front, on entend prononcer un nom : « Marienne ». C'est le type même du chef parachutiste. Il est partout à la fois, ranimant tous ces jeunes qui se lassent et faiblissent devant l'acharnement allemand. Il n'a peur de rien, debout en plein combat, présentant son bandeau blanc comme une cible pour les uns, un panache pour les autres. Marienne est le symbole de cette union de combattants français qui luttent pour délivrer le sol ; cette terre qu'ils veulent garder. Marienne, seul en jeep, parcourt tout le front, dégage ici, perce là, balaie les troupes ennemies de ses rafales meurtrières. Dans les arbres, les tireurs d'élite allemands se camouflent et descendent les nôtres. Marienne les arrose tous en passant. Les Boches en tombent comme des mouches. »

Hélas ! lui-même devait trouver à Kerihuel la fin aussi prématurée que glorieuse d'une carrière héroïque.

Les deux commandants en chef de Saint-Marcel : les colonels BOURGOIN (à droite) et MORICE.

Arrêté en Afrique du Nord en 1942, au moment où il s'évadait, il fut envoyé aux travaux forcés et maintenu pour gaullisme jusqu'au début de 1943.

Parachuté en Bretagne, son attitude y fut telle que tous les Bretons prononçaient son nom avec admiration. En échange, il devint l'un des principaux objectifs de la Gestapo et de la Milice.

Trahi, découvert avec neuf parachutistes, sept maquisards et deux jeunes paysans, Danet et Gicquello qui les hébergeaient, tous furent séance tenante fusillés. Hâte blâmée par le Haut Commandement Allemand tant il aurait voulu tenir entre ses mains Marienne vivant.

Avec lui, le lieutenant François Martin qui, rentré de Norvège, avait rallié la France Libre dès les premiers jours. Ayant participé à la campagne de Syrie dans l'infanterie coloniale, il fut volontaire pour les parachutistes, participa à la plupart des raids S.A.S. en Libye et en Tunisie avant d'appartenir au groupe de Saint-Marcel.

Compagnon de la Libération, chevalier de la Légion d'honneur : les titres de Marienne et de Martin sont exactement ceux du lieutenant Roger de la Grandière : arrêté par les Allemands le 20 juillet 1940 en s'évadant du Havre, il est condamné à mort, mais il parvient à gagner l'Afrique du Nord. A la frontière du Maroc espagnol, la police lui casse une jambe et la mâchoire. Après un an de prison, il est condamné ; de nouveau il s'évade pour l'Angleterre, d'où il est parachuté à Saint-Marcel avec un autre lieutenant héroïque, Alain Calloc'h de Kerillis, fils du célèbre journaliste de « L'Echo de Paris », alias Richard Skinner. Vendu par les Miliciens, blessé alors qu'il se portait au secours de ses camarades, il échappe au peloton d'exécution qui les fusille. Torturé pendant quinze jours, à la prison de Josselin, on le retrouve à la Libération décapité et massacré avec six autres détenus, la veille de la Libération, le 3 août.

Une stèle leur a été érigée place Saint-Martin, une parmi tant d'autres en Morbihan, en Bretagne, en France, à fixer, comme les douloureuses étapes d'un chemin de croix, le souvenir des massacres ordonnés en répression de Saint-Marcel. A la dernière station, le bilan mortuaire des parachutistes et des maquisards était aussi lourd qu'au soir du 18 juin celui des Allemands, impitoyables, englobant même des civils dans leurs rafles, comme la balle perdue d'un gangster atteint dans la rue un paisible passant.

Le plus horrible carnage, celui de Penthièvre, où les corps de 59 hommes fusillés le 13 juillet 44 furent découverts emmurés le 16 mai 45. De la même lignée sanglante ont surgi de terre les monuments commémoratifs de Coët-Kermeno, à Colpo : 23 tués les 18 et 22 juillet ; de la Grande Métairie près de Rochefort-en-Terre : 10 le 24 juin ; de Brenecn en Plumelin : 6 le 13 juillet ; 15 à Lanvénégen, 14 à Rimaison, 13 à Pluvigner, 11 à Plumeliau et à Moréac. La moitié de l'annuaire des communes serait à citer, tant sont nombreuses sur les routes du Morbihan les croix de granit ou de marbre à rappeler faits d'armes et sacrifices du printemps et de l'été 44, la plupart en suite directe de Saint-Marcel. Sobres et simples, elles s'harmonisent aux vieux calvaires de carrefours, d'origine similaire mais de pierre plus patinée par le temps : beaucoup datent de la Révolution contre laquelle se dressa la Chouannerie, la Résistance de cette autre époque troublée...

LE CHEF DE CETTE FORMATION D'ÉLITE : LE COLONEL BOURGOIN

Les parachutistes de Saint-Marcel, instructeurs des jeunes Morbihannais enrôlés au camp, appartenaient tous au 2e R.C.P. que le Général de Gaulle a cité à l'Ordre de la Nation avec la citation suivante comportant attribution de la Croix de la Libération :

« Le 2e R.C.P. sous les ordres du Lieutenant-Colonel Bourgoin, formation d'élite qui a eu l'insigne honneur d'être la première des unités françaises à combattre à nouveau sur le sol de la Patrie. Parachutée au-dessus de la Bretagne au cours du mois de juin, a réussi à grouper autour d'elle plus de dix mille résistants. Avec cette aide et au prix de lourdes pertes, a procédé avec le plus grand succès à l'attaque de certains éléments ennemis et à de nombreuses destructions de réseaux téléphoniques, de dépôts de munitions et de voies de communication d'importance capitale pour l'ennemi. A eux aussi une grande part dans le succès de l'offensive alliée à partir de la tête de pont de Normandie et a été à l'origine de la Libération de la Bretagne ».

Le Colonel Bourgoin était l'homme de la situation montée sur les plans de Londres : elle lui allait comme un gant à la main.

Lieutenant de réserve mobilisé en 39, il avait été affecté à l'Armée Coloniale qui se constituait en Oubangui, les territoires de l'Afrique Equatoriale Française s'étant les premiers ralliés à la France Libre, tremplin de Leclerc dans sa campagne du désert qui fit l'admiration du monde. Nous, Morbihannais, n'oublierons jamais que le futur Maréchal de France de Hauteclocque fut accueilli sur le sol d'Afrique par un évêque de chez nous, Mgr Le Mailloux, vicaire apostolique de Douala, originaire de Theix.

Engagé en Syrie où il fut grièvement blessé, Bourgoin passe sa convalescence à commander les échelons à terre du groupe de bombardement Lorraine qui appuyait notre armée de Libye. Sur les rives du canal de Suez, il prépare le débarquement de Tunisie dont il sort avec trente-sept blessures et l'amputation du bras droit, ce qui lui vaudra le surnom de Manchot. Les Allemands l'apprendront et mèneront à tous les manchots du Morbihan une chasse tragi-burlesque.

Pour sauter en plein ciel, un tel handicap ne représentait pas précisément un atout ! Il lui fallut un parachute spécial, de très grande taille pour faciliter son atterrissage. Les Anglais l'avaient confectionné à dessein dans un tissu tricolore, de surface portante si vaste qu'en nageant à l'air libre, Bourgoin dit plus tard avoir ressenti l'impression de s'envoler plutôt que de descendre ! Il atterrit tout de même, couvert donc de plaies et de décorations dont la plus haute lui est bientôt promise : le cordon de Grand Croix de la Légion d'Honneur à quarante ans. Les archives de la Grande Chancellerie ne doivent pas en compter beaucoup à cet âge.

C'est en homme jeune, dynamique, valeureux, baroudeur de style éblouissant, brillant tacticien de la guerilla, qu'il va orchestrer le bal du ciel, étonné de trouver en rase campagne une forteresse à la garnison de laquelle son propre détachement va apprendre le maniement des armes, assez vite et assez bien pour permettre à de jeunes fantassins qui la veille avaient abandonné leurs champs de blé pour le champ de bataille, de faire face à une attaque d'envergure à laquelle les colonels Bourgoin et Morice vont présenter un front uni.

LE COLONEL MORICE COMMANDANT DES FORCES INTÉRIEURES

Unis à jamais aussi leurs noms dans la page mémorable qu'ils vont signer en commun. Une page merveilleuse de l'Histoire de France et de sa grande Légende Dorée puisqu'à Saint-Marcel les troupes aéro-portées de la France Libre effectuaient leur première liaison avec ceux qui maniaient « les armes de la nuit ». Leur chef incontesté : le Colonel Morice, rappela le Colonel Bourgoin en s'inclinant devant son cercueil, le 21 juin 1960.

Ses premiers pas, en touchant le sol de Saint-Marcel, dans la nuit du 10 juin 44, furent pour se diriger vers la Nouette où il était attendu « comme pour une grande et décisive cérémonie nocturne ».

Dès le premier contact, dit le colonel Bourgoin, il mesura son air décidé, sa foi dans le regard, et il comprit que de la conjugaison de l'armée de l'ombre et de celle de la France Libre dont ses « bataillons du ciel » constituaient l'avant-garde, ne pouvait résulter que la victoire inscrite d'avance sur son fanion coupé dans la soie du parachute de Bourgoin et frappé de l'hermine bretonne et de la croix de Lorraine, à l'angle gauche un Sacré-Cœur brodé par Mère Marie-Yvonne Aimée de Jésus : toute l'enseigne de la Résistance du Morbihan dont il supervisera à quarante ans l'armée de douze mille hommes consignés un à un, l'équivalent d'une division !

Leurs chefs : un général, de La Morlais, couvrait le Porhoët ; un colonel, Robo, le secteur de Pontivy ; et dix commandants : Le Gouvello, responsable du triangle isocèle Guer - La Roche-Bernard - Rochefort-en-Terre ; Muller assurait la protection du littoral lorientais ; Le Garrec, le rivage de Quiberon avec un arrière étendu à Pluvigner ; Hervé, à Vannes, surveillait de Questembert au Golfe ; Caro à Josselin rejoignait Rucard à Locminé ; Jacques, Charles, Icard, Le Coutaller se partageaient l'Ouest, de Gourin à Plouay, une grande Cornouaille Morbihannaise aux compartiments flous, aux effectifs partout variés. Certains bataillons comptaient plus de mille hommes, d'autres moins. L'essentiel, leur présence et leur valeur.

Fin 44, l'Armée de Larminat en avait intégré sept mille, sans compter un millier de volontaires temporaires, ni les rendus à « leurs foyers » entre temps. On ne saurait les séparer de celui qui galvanisa leurs énergies ; en retour s'affirmèrent des lieutenants dignes du capitaine, les militaires de métier analystes du « quoi, où, quand, comment », base de toute tactique ; métreurs de la quatrième dimension, la synthèse des moyens et des possibilités de réalisation comme le commandant Guimard, la cheville ouvrière du Saint-Marcel débutant.

L'âme de la Résistance morbihannaise était une âme chrétienne

LE Saint-Marcel des grands jours était plus mélangé : combattants aguerris, supporters ardents, auxiliaires téméraires, voire pères tranquilles aspirés de leurs pantoufles par le mécanisme d'un engrenage télécommandé. Beaucoup de jeunes qui ne manquaient pas de cerveau... des écervelés aussi, des enthousiastes jusqu'à la témérité inutile, en quoi ils ressemblaient à Morizur, plus rassis d'âge pourtant. Des fougueux et des méticuleux, tel ce fonctionnaire éminemment capable et méthodique... au point d'avoir constitué le fichier nominal de tout le camp ! L'incendie eut raison d'anéantir, dans le grenier de La Nouette, son bureau et ses classeurs menuisés par des artisans laborieux.

Quelques-uns sans doute embarqués dans une aventure qui les dépassait, d'autres guidés par un instinct de sécurité qui n'entachait en rien leur bravoure, des agents de liaison hardis comme des loups de mer affrontant un grain au large, et des agentes qui n'avaient pas toutes froid aux yeux, mêlées subitement à des parachutistes affamés... de tout ! Hommes qui n'auraient pas été hommes sans les faiblesses de la nature humaine, mais du monde brave et du brave monde, « des gens sincères et gonflés » ai-je entendu familièrement parler d'eux, pétris des solides vertus de la race dont ils imprègneront, consciemment ou non, le milieu où ils vont se trouver plongés. Ce sera l'une des grandes chances du colonel Morice d'avoir affaire avec des cœurs, des esprits, des âmes façonnés par des siècles de la plus pure tradition bretonne, tradition chrétienne.

Son alliance avec la famille d'Ernest Psichari le disposait à l'intelligence de cette hérédité, à la psychologie du bal du ciel, un bal qu'il arriva au ciel de protéger visiblement. Sans écrire le mot miracle, expressément réservé à l'Eglise, le Révérend Père Barral, Postulateur en Cour de Rome de la Cause de Béatification de la Mère Marie-Yvonne Aimée de Jésus, Supérieure des Augustines de Malestroit, n'hésitait pas à qualifier de prodiges humainement impensables les soins donnés aux parachutistes, aux maquisards que l'emplacement de la salle d'opérations contraignait à passer devant les sentinelles allemandes, cernant non seulement la clinique, mais postées à tous les corridors, à tous les escaliers ! La clinique et sa sainte supérieure ont bien mérité leur croix de guerre, et aussi le Révérendissime Dom Nogues, futur général de son Ordre, en attendant Abbé de Thymadeuc. Sur les presbytères ruraux, les dispensaires de bonnes sœurs, les écoles des Frères souffla aussi le vent de la Résistance, vent d'épopée, vent de chrétienté.

Ce fut l'un des mérites du colonel Morice de compter de tels hommes, de telles femmes dans les rangs des siens

Un autre mérite du colonel Morice, insuffisamment souligné malgré son évidence, sa faculté d'adaptation aux mentalités fort diverses imagées par l'échantillonnage des couches sociales de la Résistance Morbihannaise.

Le commandement souverain lui en avait été remis par le général Audibert, informé de la sape souterraine que M. Chenailler menait depuis novembre 41 au Ravitaillement Général du Morbihan.

LA MÊME GUERRE SECRÈTE...

Le Ravitaillement Général : un poste de choix pour observer, prendre les contacts, effectuer sous prétexte professionnel les déplacements qui permettaient, à côté du Ravitaillement, de voir, d'entendre beaucoup de choses, de glisser consignes et messages aux agents qui acceptaient de mener sous ses ordres — plus de deux cents évadés ou réfractaires auxquels il avait procuré de fausses cartes d'identité — le jeu patriotique et dangereux qu'il avait choisi au poste où l'avaient assigné les Services centraux de Marine à Paris.

Car M. Chenailler était marin, officier au long cours, lieutenant de vaisseau de réserve, — la rue Royale le nommera capitaine de frégate au lendemain de la Libération quand de Gaulle l'en fit son « Compagnon » après lui avoir attribué la rosette de la Légion d'honneur, la plus haute des hautes distinctions françaises et étrangères qui lui furent décernées.

Démobilisé après la Campagne de France, ce n'est pas dans l'oreille d'un sourd qu'était tombé l'appel du 18 juin : la France a perdu une bataille, la France n'a pas perdu la guerre.

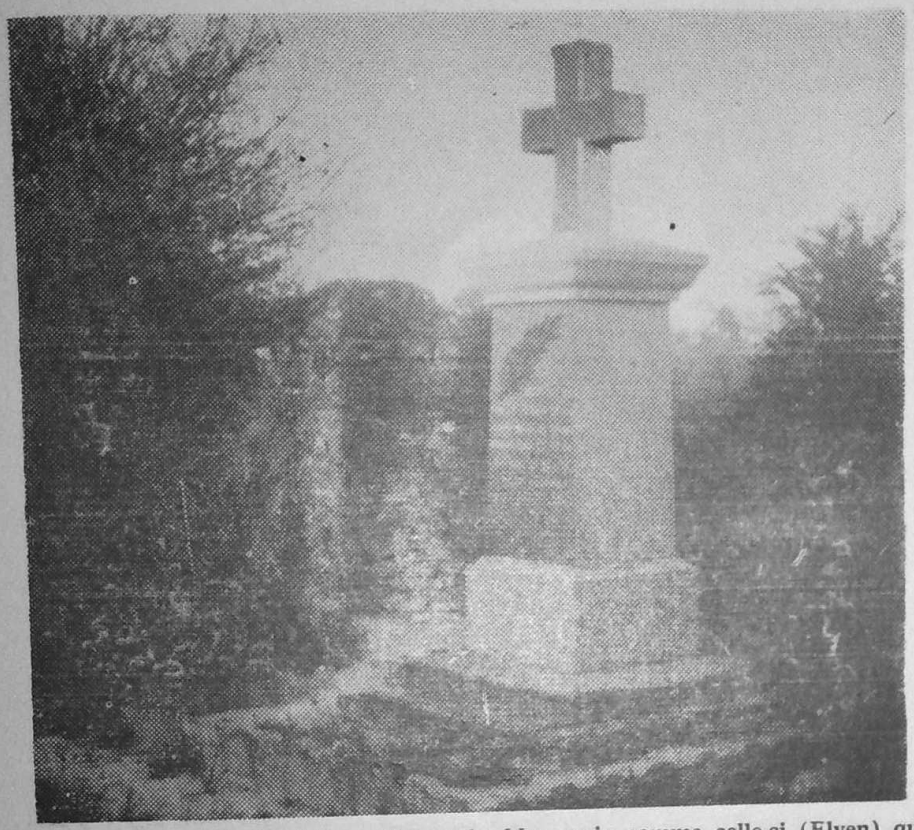
Comme de Gaulle continuait la guerre ouverte à Londres, à lui fut confié en Morbihan le relais de la guerre secrète après l'arrestation du chef d'escadron Guillaudot, commandant la Compagnie de Gendarmerie du Morbihan. Avec lui il avait pu, dès le mois de décembre 42, contacter un agent du B.C.R.A. de Londres, Guy Lenfant, dit Jacques Leroux, parachuté sur l'étang de Ploërmel. Quelques mois plus tard commençaient les premiers envois d'armes et d'explosifs dissimulés chez des fermiers complices, tel à La Nouette M. Pondard, mais il ne fut pas le seul tant s'en faut, pas que des paysans non plus dont le rôle ne se bornait pas à recevoir ce... ravitaillement, mais, bien plus dangereux encore, à monter de toutes pièces un réseau qui recueillerait puis renverrait en Angleterre les aviateurs alliés descendus en combats aériens : plus de deux cents purent ainsi être récupérés, retournés par de discrètes filières étendant leurs ramifications jusqu'aux navires de pêche, et pas seulement en Bretagne.

...DE BREST A BUCAREST

De Brest à Bucarest, une même soif de libération animait l'Europe enchaînée. Tenacement, elle va forger — le Vannetais Gilbert Renault (Rémy) l'a magistralement conté dans ses captivants *Mémoires d'un agent secret de la France Libre* — les maillons d'une contre-chaîne au bout de laquelle l'asservissement craquera dans un fracas de capitulation bien plus retentissant que les déraillements sur toutes les voies ferrées du continent.

En Morbihan allaient ...bon train ! les sabotages éparpillés sur les directives du colonel Morice. Lui-même suspect de longue date dut fuir son domicile perquisitionné, rue de Séné, et comment ne pas associer à sa mémoire sa vieille mère, son épouse, ses fils qui partagèrent ses angoisses sans le détourner un instant de l'objectif qu'il s'était assigné. Sa tête est maintenant mise à prix à un million, et un million de 1942 multiplié par l'indice officiel du Ministère des Finances, cela ferait un fameux capital aujourd'hui !

Mais, s'il tenta un traître ou deux, il est à signaler qu'il ne s'en glissa aucun à Saint-Marcel. Sur personne ne plana le doute de la dénonciation ; l'itinéraire des feldgendarmes à l'aube du 18 juin récuse d'ailleurs tout soupçon. S'ils s'étaient déplacés sur un



Sur les routes du Morbihan, d'innombrables croix comme celle-ci (Elven) qui commémorent les faits d'armes et les sacrifices de ceux qui les accomplirent. Monuments sobres qui s'harmonisent aux vieilles croix de carrefours, en granit plus patiné par le temps, beaucoup remontant à la Révolution contre laquelle se dressa la chouannerie, la Résistance de cette autre époque troublée.

renseignement émanant du maquis, sa topographie même les aurait fait circuler en sens inverse, allant à St-Marcel et non en venant ; verrouiller surtout les issues de « l'oppidum gaulois » avant de s'y lancer, faute majeure pour eux ; de toute évidence ils ignoraient le volume de l'arsenal et la concentration de ses gardes.

Ni ici, ni ailleurs, le colonel Morice ne se fit jamais prendre, malgré les dangers de toutes sortes qu'il encourait, malgré son refus de quitter le département.

A cette époque, vers janvier 43, il avait établi son P.C. dans un moulin proche de Bréhan-Loudéac. sur le canal de Nantes à Brest que ne patrouillaient pas les Allemands. Le chemin de halage présentait lui-même un moyen de déplacement commode aussi bien pour former de nouveaux faisceaux que pour punir les éléments troubles, pillards de fermes sous couleur de résistance.

La vraie Résistance du Morbihan, c'était la sienne, symbolisée par les ordres qu'il donnait, auxquels il était obéi, par les ordres reçus auquels il obéissait, comme ce soir du début de juin ou Londres l'avertit d'avoir à se tenir prêt plus que jamais.

C'est alors qu'il vint définitivement se fixer chez M. Pondard à La Nouette, organisant les réceptions de matériel de plus en plus nombreuses, prélude de fer du jour J.

Un jour qui devait être une nuit... la nuit la plus longue du Morbihan, à Saint-Marcel, quand le bal dansait dans un ciel d'encre et de feu.

L'Édition originale
du " Bal du Ciel "
a été livré et numérotée
sur Velin de la Baule.
Exemplaire N° 58

Imprimerie GALLES, Vannes. — Dépôt légal 2e Trimestre 1964.
L'original de ce texte a été publié par *La Liberté du Morbihan* du 23 au 30 mai 1964.
Tous droits d'auteurs réservés. Reproduction interdite.

Au centre de la piste verte emmurée de pins aux cimes découpées comme des mâchicoulis de forteresse, se dresse le monument commémoratif des combats du 18 juin, dernier épisode du bal que dansèrent dans le ciel parachutistes et containers... Quand on le découvre de loin, au bord de la route de Saint-Marcel, on croirait un phare pour veiller les morts...